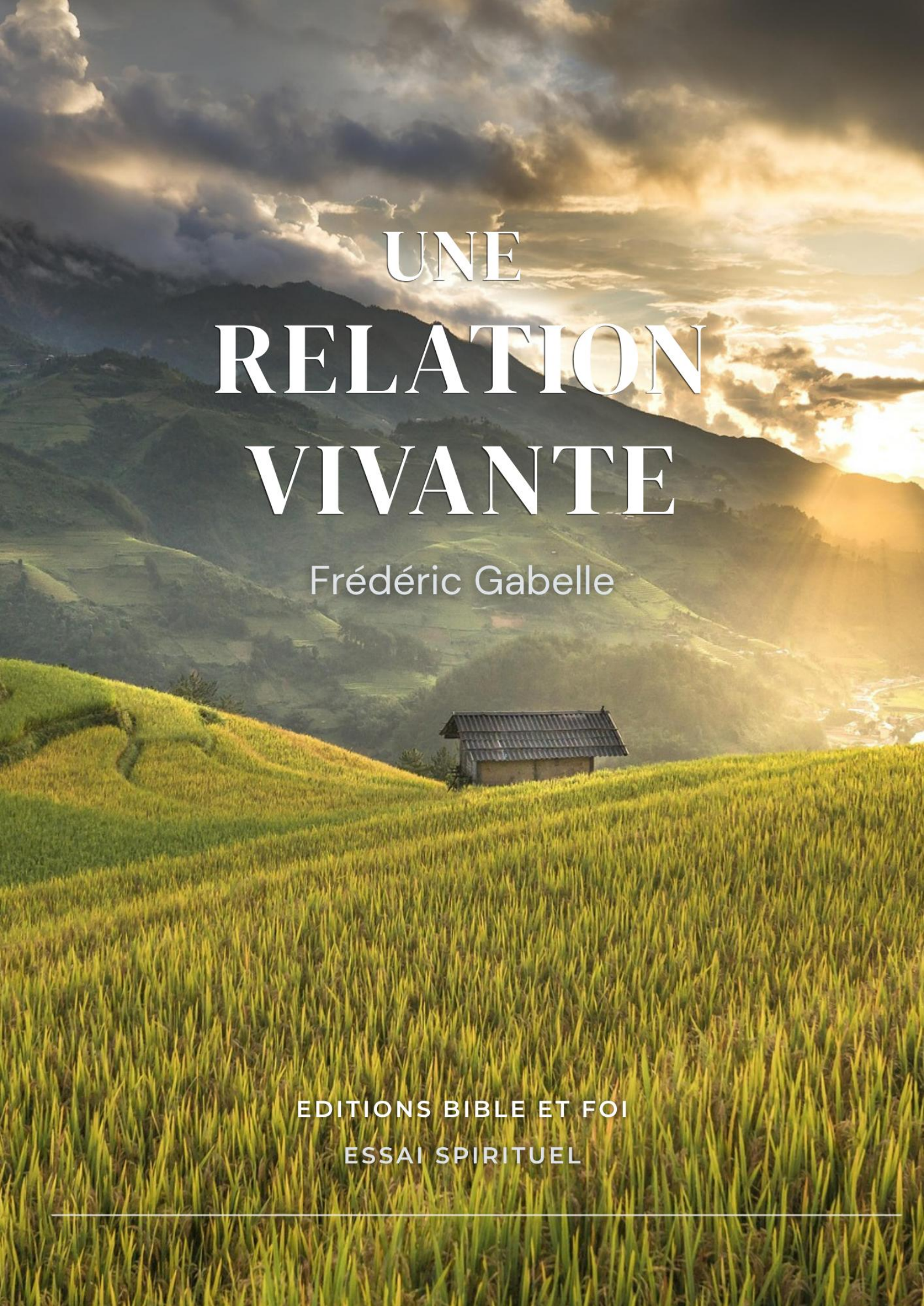




UNE RELATION VIVANTE

Frédéric Gabelle

EDITIONS BIBLE ET FOI
ESSAI SPIRITUEL

Une relation vivante

*La communion avec Dieu est une relation vivante,
et de chaque instant.*

Par Frédéric Gabelle



« Dieu est fidèle, par lequel vous avez été appelés à la communion
de son Fils Jésus-Christ, notre Seigneur. »

1 Corinthiens 1.9

Sommaire

Préface. Le Fondement et le Miroir

Introduction

I. Le point de contact spirituel

II. La vie toute-suffisante de Christ

III. Le secret de la vie en abondance

IV. Le Rocher est la source fidèle

V. Source et Fontaine de notre vie

Conclusion

Le mot de l'auteur

Ceux qui nous ont précédés

PRÉFACE

LE FONDEMENT ET LE MIROIR

« Ne confondons pas l'éclat de la vérité avec la réalité de l'obéissance : regarder le miroir ne sert à rien si l'on ne bâtit pas sur le Roc. »

« Mettez en pratique la parole, et ne vous bornez pas à l'écouter, en vous trompant vous-mêmes par de faux raisonnements » (Jacques 1.22).

« Défrichez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher l'Éternel, jusqu'à ce qu'il vienne, et répande pour vous la justice » (Osée 10.12).

Il existe une manière d'approcher la vérité de Dieu qui, tout en l'honorant des lèvres, laisse l'âme profondément desséchée. On peut écouter, admirer, et même enseigner la Parole, tout en demeurant étrangement figé dans sa vie intérieure. On peut se tenir longtemps sous la lumière sans jamais lui permettre de faire de nous des enfants de lumière.

Jacques appelle cela une séduction. Non pas le piège grossier de l'erreur, mais celui, bien plus subtil, d'une vérité que l'on approuve par l'intelligence, et que l'on refuse d'épouser par l'obéissance du cœur. Dans sa grâce, le Seigneur peut souverainement nous ouvrir l'esprit *« afin que nous comprenions les Écritures »* (Luc 24.45). Il peut faire tomber le voile et nous accorder la révélation d'un texte. Mais cette illumination ne signifie pas encore que nous soyons *« transformés en la même image, de gloire en gloire »* (2 Corinthiens 3.18). Comprendre la mécanique du divin ne veut pas dire en revêtir la nature.

Deux miroirs

L'Écriture parle de deux miroirs, il y a le miroir de Jacques : *« si quelqu'un écoute la parole et ne la met pas en pratique, il est semblable à un homme qui regarde dans un miroir son visage naturel, et qui, après s'être regardé, s'en va, et oublie aussitôt quel il était »* (Jacques 1.23-24). L'homme s'est vu. L'information était exacte, mais il n'en est rien resté.

Et puis il y a l'autre miroir, celui de Paul : *« nous tous qui, le visage découvert, contemplons comme dans un miroir la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur, l'Esprit »* (2 Corinthiens 3.18).

Deux miroirs, et deux regards. Devant le premier, l'homme se regarde lui-même, et il oublie. Devant le second, il regarde une gloire qui n'est pas la sienne, et il est changé. La différence ne tient donc pas à la qualité du miroir, mais à ce que l'on y cherche. Voilà la question qu'il faut poser dès la première page. **Quand nous ouvrons la Bible, qu'y regardons-nous ?**

Ce livre porte sur une réalité que tout croyant confesse et que bien peu vivent en profondeur : la communion vivante avec Dieu. Non pas comme un sujet d'étude supplémentaire, mais comme une expérience journalière à laquelle chacun est appelé.

Car il est possible de tout savoir sur quelqu'un sans jamais lui avoir parlé. Beaucoup d'entre nous connaissent la doctrine du Dieu vivant, la défendent avec exactitude, et ne passent pas dix minutes par jour en sa compagnie. Nous avons appris à parler de lui bien mieux que nous n'avons appris à lui parler.

Toucher Christ dans la prière. Parler au Rocher plutôt que de le frapper, car Moïse a frappé deux fois ce qu'il suffisait d'appeler, et cette impatience lui a coûté le pays. Découvrir enfin que ce Rocher nous suit jour après jour, et qu'il n'attend pas notre mérite pour nous donner à boire.

Voilà ce vers quoi ces pages voudraient conduire : non pas pour mieux comprendre Dieu, mais pour nous tenir plus près de lui. Et boire à la source qui jaillit jusque dans la vie éternelle.

Un homme qui avait tout reçu

Pour nous convaincre que la visitation ne suffit pas, l'Esprit a dressé devant nous un mémorial, et il est tragique. Voici un homme, Saül, à qui Dieu, dans sa bonté, avait donné « *un autre cœur* » (1 Samuel 10.9). Le mot hébreu employé est *hafakh* (retourner, renverser de fond en comble), et il désigne un retournement complet, un bouleversement opéré par la main de Dieu. C'est le verbe dont la Genèse se sert pour parler aussi du renversement de Sodome. Dieu ne retouche pas un cœur : il le renverse comme on renverse une ville. L'Esprit le saisit avec une telle force qu'il se mit à prophétiser au milieu des prophètes. Il vit, il sut, il goûta la puissance manifeste de Dieu.

Et ce même homme acheva sa course dans les ténèbres. Rongé par la jalousie, endurci par la désobéissance, il finit par consulter les morts, puis s'effondra sur sa propre épée. Comment un homme si puissamment touché par la grâce de Dieu a-t-il pu finir ainsi ?

Parce que Saül a connu la visitation de Dieu, mais il a négligé sa transformation intérieure. L'Esprit a traversé ses lèvres ; l'obéissance ne s'est jamais enracinée dans son cœur. Il avait reçu un cœur neuf, mais il ne l'a jamais cultivé. Il a exercé un don, mais il n'a jamais laissé Dieu briser son moi.

Ne soyons pas de simples collectionneurs de révélations et de textes bibliques. L'apôtre Paul posait aux Galates une question foudroyante, qui résume tout le drame de Saül : « *Après avoir commencé par l'Esprit, voulez-vous maintenant finir par la chair ?* » (Galates 3.3). C'est exactement ce qui est arrivé à ce roi : l'Esprit l'avait saisi avec puissance, mais il a fini par la chair, gouverné par la jalousie, la désobéissance et l'orgueil. L'onction peut descendre sur un homme en un instant ; seule l'obéissance quotidienne forme en lui le caractère de Christ. La véritable connaissance de Dieu n'est pas une information biblique que l'on emmagasine, c'est une vie à laquelle on se soumet.

Approuver n'est pas pratiquer

C'est ici que se cache une grande pauvreté parmi les chrétiens, aujourd'hui. Beaucoup s'imaginent être en accord avec Dieu parce qu'ils sont en accord avec ce qu'il dit. Ils écoutent, ils acquiescent, ils reconnaissent que la Parole est juste, et ils concluent que cette adhésion suffit pour être transformé.

Mais approuver la vérité n'est pas encore marcher en elle. On peut se sentir proche du Seigneur parce qu'on ne conteste pas son autorité, tout en refusant en pratique d'entrer dans ses exigences. L'illusion est redoutable : elle donne à la conscience le calme de l'obéissance sans jamais en porter le fruit : « *Pourquoi m'appellez-vous Seigneur, Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ?* » (Luc 6.46).

Un prophète avait décrit cette assemblée-là avec une précision qui devrait nous ôter le sommeil. Dieu dit à Ézéchiël que le peuple vient s'asseoir devant lui, écoute avec plaisir, et repart inchangé : « *Ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent point en pratique, car leur bouche en fait un sujet de moquerie, et leur cœur se livre à la cupidité. Voici, tu es pour eux comme un chanteur agréable, possédant une belle voix, et habile sur un instrument. Ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent point en pratique* » (Ézéchiël 33.31-32).

« *Un chanteur agréable.* » Voilà ce qu'un prophète peut devenir aux oreilles d'un peuple qui aime l'écouter. La prédication est goûtée comme on goûte un concert : on en sort content, on en commente la qualité, et l'on rentre chez soi exactement le même qu'en entrant.

Défrichez-vous un champ nouveau

C'est ici que retentit l'appel du prophète, et il n'est pas tendre : « *Défrichez-vous un champ nouveau ! Il est temps de chercher l'Éternel* » (Osée 10.12).

Défricher n'est pas semer. C'est le travail d'avant, celui qu'on n'aime pas : rompre une terre durcie, arracher les ronces, retourner un sol qui n'a rien produit depuis des années précisément parce qu'on n'a jamais voulu y toucher.

Pour beaucoup d'entre nous, le temps est venu de passer de la théorie à la pratique. Il est temps de cesser de faire confiance à nos raisonnements, à nos habitudes, et même au confort de nos systèmes religieux. On peut apprendre à faire fonctionner une religion sans jamais avoir rencontré les pensées profondes de Dieu. On peut s'abriter derrière des structures, des méthodes et des traditions, pendant que le sol du cœur reste dur et rocailleux.

Chercher l'Éternel, ce n'est pas multiplier nos efforts religieux. C'est accepter qu'il brise nos certitudes pour répandre en nous la vie de Christ. Dieu ne nous appelle pas à un système de plus. Il nous appelle à une union vivante avec une personne vivante. **C'est notre « obstination » à trouver Christ plus profondément, qui fera toute la différence.**

Comment lire ces pages

Ces pages sont écrites dans une seule prière : qu'elles ne soient pas une lecture de plus, mais un rendez-vous divin. Elles ne visent pas à meubler l'esprit d'idées nouvelles, mais à appeler à une marche plus intérieure avec Christ. La vérité de Dieu ne nous a pas été donnée comme un décor spirituel, mais comme un feu qui purifie, une semence qui germe, un pain qui fait vivre.

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas de simples paroles volatiles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Car

l'Écriture le déclare : « *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu dépassent infiniment les nôtres, et elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Aucun enseignant n'est infaillible, et ce livre ne fait pas exception. Que le lecteur soit comme ces gens de Bérée, qui « *reçurent la parole avec beaucoup d'empressement, et ils examinaient chaque jour les Écritures, pour voir si ce qu'on leur disait était exact* » (Actes 17.11). La Parole demeure le seul critère, et elle jugera aussi ce livre.

Il y a pourtant un secret dans cette obéissance, et il évite toute crispation : **ce n'est plus nous qui essayons de pratiquer la Parole, c'est Christ en nous qui la pratique.** Notre part est de lui céder le passage. Celui qui a donné le commandement est celui-là même qui en devient l'accomplissement dans nos membres, et cela est merveilleux. L'obéissance cesse alors d'être une corvée tendue ; elle devient le débordement d'une vie.

Que la prière du psalmiste devienne votre cri quotidien, non comme une demande d'effort supplémentaire, mais comme un abandon à la puissance de son Esprit : « *Conduis-moi dans le sentier de tes commandements ! car je l'aime* » (Psaume 119.35).

« Seigneur, fais-moi marcher dans ce chemin par ta vie de résurrection en moi. »

Frédéric Gabelle

Votre frère en Christ

INTRODUCTION

*« Une soif que Dieu seul peut combler,
depuis le commencement jusqu'à la fin des temps. »*

Il y a dans le cœur de l'homme une soif que rien de ce monde ne sait étancher. Les Écritures, dès leur première page, savent la nommer et savent où elle trouve sa réponse : non dans une doctrine, non dans une morale, mais dans une Personne vivante qui se donne elle-même comme vie.

Un poète d'Israël a trouvé pour cette soif l'image la plus juste, et il l'a prise chez une bête traquée : *« Comme une biche soupire après des courants d'eau, ainsi mon âme soupire après toi, ô Dieu ! Mon âme a soif de Dieu, du Dieu vivant »* (Psaume 42.2-3).

Une biche qui soupire après l'eau n'a pas de préférence : elle a une nécessité. Elle ne cherche pas du plaisir, du confort ou du divertissement, elle cherche à ne pas mourir. Voilà le degré de besoin dont parle l'Écriture quand elle parle de Dieu, et voilà pourquoi cette soif n'est pas un défaut de notre nature. Elle en est le sceau. Elle est la boussole que le Créateur a laissée dans sa créature pour qu'elle sache dans quelle direction chercher.

Cette soif nous est révélée d'une manière bouleversante au bord d'un puits, en Samarie, quand le Créateur lui-même, assis dans la poussière du chemin, demande à une femme égarée : *« Donne-moi à boire »* (Jean 4.7).

Celui qui est la Source se fait assoiffé pour rejoindre notre sécheresse. Il n'arrive pas en donateur qui domine du haut de son abondance ; il commence par tendre la main. Et il enseigne ainsi que la vie spirituelle ne consiste pas à puiser dans nos propres puits de savoir, mais à recevoir de lui l'eau vive, qui devient en nous une source jaillissante (Jean 4.14).

Et il faut lire jusqu'au bout de cette histoire pour en mesurer la profondeur. Trois ans plus tard, le Seigneur Jésus-Christ dira une seconde fois qu'il a soif. Ce sera sur une croix : *« Après cela, Jésus, qui savait que tout était déjà consommé, dit, afin que l'Écriture fût accomplie : J'ai soif »* (Jean 19.28). Au puits, il demandait à boire pour donner de l'eau vive. Au Calvaire, il a eu soif pour que nous n'ayons plus jamais soif. La Source s'est laissé tarir.

Une seule ligne d'eau

Du jardin d'Éden où coulait un fleuve, jusqu'à la Jérusalem nouvelle où coule le fleuve de la vie, une seule réalité se déploie progressivement : Dieu veut être notre vie. Cette ligne ne passe pas seulement par des lieux. Elle passe par des hommes, qui portaient sans le savoir les traits de Celui qui devait venir. Elle passe par Joseph, vendu par ses frères, descendu dans la fosse, puis élevé pour nourrir un monde affamé. Et lorsque son vieux père le bénit, il emploie deux mots que nous retrouverons dans tout ce livret : c'est de Joseph que Jacob dit qu'il est devenu *« le berger, le rocher d'Israël »* (Genèse 49.24). Le Berger et le Rocher, dans une même phrase, sur le fils qu'on avait cru mort.

Elle passe par Moïse, qui renonça à une couronne pour se ranger du côté d'un peuple d'esclaves, et qui tint la verge au moment où le Rocher fut frappé.

Elle passe surtout par un agneau. La Loi demandait que la bête fût prise le dixième jour du mois et gardée jusqu'au quatorzième (Exode 12.3-6). Quatre jours durant, elle vivait dans la maison, sous les yeux de la famille, et chacun pouvait vérifier qu'elle était sans défaut. On ne sacrifiait pas un animal ramassé au hasard : on sacrifiait celui que l'on avait examiné, et souvent aimé. Le Seigneur entrera de même à Jérusalem quelques jours avant la Pâque, et pendant ces jours-là il sera interrogé, éprouvé, examiné par les prêtres, les scribes, les hérوديens, et par Pilate lui-même, qui conclura : je ne trouve aucun crime en lui. Il ne fut pas jugé sans défaut par ignorance. Il le fut après examen.

La colonne et le Rocher

Il y avait, au-dessus de ce peuple en marche, une nuée le jour et un feu la nuit. Elle ne s'écarterait pas devant eux : « *La colonne de nuée ne se retirait point du peuple pendant le jour, ni la colonne de feu pendant la nuit* » (Exode 13.22).

Nous avons donc, dans cette traversée du désert, les deux faces d'une seule grâce. Au-dessus d'eux, une présence qui guide. À côté d'eux, un Rocher qui désaltère. Et Paul, relisant cette histoire, dira que ce Rocher les suivait, et que ce Rocher était Christ.

Mais Paul, en rappelant cela aux Corinthiens, martèle un mot avant d'en tirer un avertissement que nous n'avons pas le droit d'adoucir : « *Frères, je ne veux pas que vous ignoriez que nos pères ont tous été sous la nuée, qu'ils ont tous passé au travers de la mer, qu'ils ont tous été baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, qu'ils ont tous mangé le même aliment spirituel, et qu'ils burent tous le même breuvage spirituel, car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ* » (1 Corinthiens 10.1-4).

Cinq fois le mot tous. Tous sous la nuée, tous à travers la mer, tous nourris de la même manne, tous abreuvés au même Rocher, et ce Rocher était Christ lui-même. On ne peut pas imaginer conditions plus favorables. Et pourtant la phrase suivante tombe comme une pierre : « *Mais la plupart d'entre eux ne furent point agréables à Dieu, puisqu'ils périrent dans le désert* » (1 Corinthiens 10.5).

« *La plupart.* » Non pas quelques traînards ou une minorité rebelle. Des gens qui avaient bu à Christ, et qui sont morts dans le désert. Il ne suffira donc pas d'avoir bu une fois. C'est pour cela que ce livre existe : non pour raconter une source, mais pour apprendre à y revenir se désaltérer chaque jour. C'est un seul dessein, poursuivi patiemment à travers les siècles, et qui n'a jamais changé de but : **Dieu veut se communiquer lui-même à l'homme comme on donne à boire.**

Cette vie divine a reçu un nom dans les Écritures. Elle s'appelle la communion. Jean l'annonce dès l'ouverture de sa première lettre : « *notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ* » (1 Jean 1.3). Ce n'est pas une émotion, ni un sentiment de bien-être religieux. C'est la réalité vivante de Dieu se communiquant à l'homme qui vient à lui : comme une source qui jaillit, comme un fleuve qui coule, comme l'air que l'on respire.

Elle est le courant du Dieu trinitaire lui-même : du Père, par le Fils, dans l'Esprit, jusque dans notre esprit.

Une réalité qui se cultive

Cette communion n'est pas un don que l'on reçoit une fois pour toutes, et qui demeurerait acquis sans participation de notre part. Elle ressemble à un champ que l'on travaille jour après jour, sans se laisser décourager par la lenteur. Le Seigneur lui-même a comparé son Royaume à ce mystère : *« Il en est du royaume de Dieu comme quand un homme jette de la semence en terre ; qu'il dorme ou qu'il veille, nuit et jour, la semence germe et croît sans qu'il sache comment. La terre produit d'elle-même, d'abord l'herbe, puis l'épi, puis le grain tout formé dans l'épi »* (Marc 4.26-28).

Le laboureur ne voit pas germer la graine. Il ne comprend pas ce qui travaille sous la terre. Mais il sème, il attend, et il sait que ce qu'il a planté portera du fruit en son temps ; il sait que la semence porte la vie, et que cette vie ne reste jamais sans germer.

C'est la même patience qui est demandée à celui qui cherche cette communion, et Paul la réclame sans laisser aucune place au découragement : *« Ne nous laissons pas de faire le bien ; car nous moissonnerons au temps convenable, si nous ne nous relâchons pas »* (Galates 6.9).

Ce n'est pas une communion sporadique, au gré des émotions et des circonstances, mais une fidélité tranquille, semblable à celle du laboureur qui continue même quand la terre semble muette.

Le chemin de ces pages

Il nous faut maintenant explorer cette réalité par étapes.

Nous chercherons d'abord le point de contact spirituel par lequel on entre dans cette communion, et nous verrons que Dieu l'a désigné lui-même. Nous découvrirons ensuite ce qui sort de Christ quand la foi le touche, et pourquoi cette vie est celle de sa vie de résurrection. Nous descendrons à Kadesh, pour apprendre le secret qui tient en un seul verbe : on ne frappe pas le Rocher par nos propres forces, on lui parle. Nous verrons alors que ce Rocher ne reste pas derrière nous, mais qu'il accompagne notre foi tous les jours de notre marche chrétienne, et que l'eau ne s'est jamais retirée, même les jours où nous ne la sentons plus. Nous contemplerons enfin l'architecture trinitaire de cette source, jusqu'à son horizon dans la Jérusalem nouvelle, où le fleuve de la vie sort du trône de Dieu et de l'Agneau.

Du premier toucher de foi jusqu'au face-à-face éternel : une seule communion, et une relation vivante.

CHAPITRE I

LE POINT DE CONTACT SPIRITUEL

« Toucher Christ ne demande ni une longue audience ni une grande théologie, seulement la foi qui ose tendre la main. »

Il existe dans l'Évangile des gestes qui font plus qu'ils ne paraissent. Ils ne racontent pas seulement ce qu'un homme ou une femme a fait un jour : ils dévoilent une loi divine, un fonctionnement permanent de la grâce, une manière dont Dieu se laisse atteindre. L'un de ces gestes tient en trois mots et en un mouvement de bras, au milieu d'une cohue de village : *« Or, il y avait une femme atteinte d'une perte de sang depuis douze ans »* (Marc 5.25).

« Douze ans ». Arrêtons-nous sur ce chiffre avant de courir à la guérison. Douze ans de fatigue dans le corps, de honte dans le regard des autres, d'exclusion religieuse en vertu de la Loi elle-même, car celle qui perdait son sang était déclarée impure, et sa souillure se communiquait à tout ce qu'elle touchait (Lévitique 15.25-27). Cette femme n'était pas seulement malade. Elle était retranchée. Douze années durant, la seule chose qu'elle pouvait donner à autrui, c'était son impureté. Retenons bien ce détail : *« Ayant entendu parler de Jésus, elle vint dans la foule par derrière, et toucha son vêtement. Car elle disait : Si je puis seulement toucher ses vêtements, je serai guérie »* (Marc 5.27-28).

Ce n'était ni de la superstition, ni une pensée magique. C'était une foi qui avait compris, sans le formuler, quelque chose que beaucoup de croyants instruits ignorent encore : il existe un point de contact spirituel entre notre indigence et la plénitude de Christ. Un endroit précis où le vide touche le plein. **Elle n'a pas cherché une explication de Dieu, elle a cherché son contact.**

Marc, avec la précision d'un homme qui ne veut rien nous épargner, ajoute une note que Luc le médecin adoucira : *« et qui avait beaucoup souffert entre les mains de plusieurs médecins, qui avait dépensé tout ce qu'elle possédait, sans avoir éprouvé aucun soulagement, mais plutôt allant en empirant »* (Marc 5.26).

Trois pertes en une seule phrase. Elle a perdu sa santé, elle a perdu son argent, et elle a perdu ce qui coûte le plus cher, l'espérance de guérir. Chaque porte à laquelle elle a frappé s'est refermée un peu plus lourdement que la précédente.

Combien de croyants reconnaîtront ici leur propre itinéraire ; des chrétiens qui ont perdu l'espérance de guérir de leurs défaites spirituelles. Ces « plusieurs médecins », ce sont les méthodes chrétiennes, les programmes, les sessions, les techniques de libération intérieure, les systèmes qui promettent la victoire spirituelle en sept étapes. Rien de tout cela n'est nécessairement malveillant, et beaucoup y ont mis un cœur sincère. **Mais soyons clairs : la sincérité n'a jamais remplacé la vérité.** Un chrétien peut être sincèrement dans l'erreur, sincèrement en train de chercher la délivrance ailleurs qu'en Christ seul. Les « médecins » qu'a consultés cette femme n'étaient sans doute pas tous des

charlatans ; certains ont dû essayer de l'aider avec toute leur science. Mais ils n'avaient pas le remède. Aucune méthode, fût-elle habillée de vocabulaire biblique, ne peut tenir lieu de contact réel avec la personne de Christ

On peut sortir d'une conférence édifiante et rentrer chez soi le cœur vide. On peut connaître les mécanismes de la sanctification et de la croix, et rester exactement au même endroit que dix ans plus tôt, seulement plus fatigué.

Osons le dire dans ce sens-là : ce n'est pas quand nos ressources sont abondantes que Dieu commence son œuvre, c'est quand elles sont épuisées. Israël n'a pas bu dans une oasis. Il a bu au lieu le plus sec du désert, là où il n'y avait rien à espérer d'ailleurs, et c'est précisément là que Dieu avait mis le Rocher. Le point où le médecin dit qu'il ne peut plus rien, c'est le point où l'Évangile commence enfin à parler.

Elle avait tout dépensé. C'est à ce moment-là qu'elle a tendu la main.

L'autre extrémité de la faiblesse

L'Évangile place à côté de cette femme une autre figure, dont l'infirmité se voyait de loin : « *Et voici, il y avait là une femme possédée d'un esprit qui la rendait infirme depuis dix-huit ans ; elle était courbée, et ne pouvait pas du tout se redresser* » (Luc 13.11).

Dix-huit ans les yeux au sol. Dix-huit ans à ne connaître du monde que la poussière et les pieds des passants. Cette femme-là ne pouvait même pas lever le regard vers celui qui passait. Elle ne pouvait pas tendre la main : elle ne pouvait pas se tenir droite.

Alors le mouvement s'est inversé. Elle ne pouvait pas lever les yeux vers lui, il a baissé les siens vers elle. Il l'appela, lui imposa les mains, et il dit : « *Femme, tu es délivrée de ton infirmité* » (Luc 13.12). Elle se redressa à l'instant, et elle glorifia Dieu. Puis Jésus la nomma d'un nom qu'elle avait sans doute oublié qu'elle portait : « *cette femme, qui est une fille d'Abraham, et que Satan tenait liée depuis dix-huit ans* » (Luc 13.16). Dix-huit ans de chaîne, et pas un jour où elle n'avait cessé d'être fille d'Abraham.

Voilà les deux extrémités de la faiblesse humaine. Celle qui peut encore tendre la main, et celle qui ne le peut plus. **La même miséricorde rejoint l'une et l'autre, chacune là où elle est tombée.**

Il faut maintenant remonter plus haut que cette ruelle de Galilée, car l'idée d'un point de contact n'est pas née dans l'Évangile. Elle est aussi ancienne que le désert, et Dieu l'a fixée lui-même, au mètre près. Quand l'Éternel donne à Moïse le plan du tabernacle, il décrit longuement le coffre d'acacia, les chérubins, l'or. Puis il ajoute une phrase qui explique à quoi tout cela sert : « *C'est là je me rencontrerai avec toi ; du haut du propitiatoire, entre les deux chérubins placés sur l'arche du témoignage, je te donnerai tous mes ordres pour les enfants d'Israël* » (Exode 25.22).

Là ; pas ailleurs, pas partout, pas au gré de la ferveur du moment ou de l'imagination humaine. Dieu désigne un endroit précis et il s'y engage. Le mot hébreu que nos versions rendent par propitiatoire est *kapporeth*, formé sur le verbe *kaphar* (couvrir, expier). C'est le couvercle de l'arche, celui que le

sang aspergeait une fois l'an. Sous ce couvercle se trouvaient les tables de la Loi, c'est-à-dire l'accusation en règle. Par-dessus, le sang. C'est ici que Dieu descendait parler.

Cette architecture vaut pour tous les matins de notre vie. Le lieu où Dieu se laisse rencontrer n'est certainement pas un lieu où la Loi aurait été supprimée. Mais c'est un lieu où elle est recouverte par du sang.

Et voici ce que la traduction grecque de l'Ancien Testament fait de ce mot. Elle rend *kapporeth* (propitiatoire) par *hilastérion* (propitiatoire). C'est exactement le terme que Paul emploiera pour désigner Christ : Dieu a destiné son Fils, « *par son sang, à être, pour ceux qui croiraient, victime propitiatoire* » (Romains 3.25). Le point de rencontre a cessé d'être un meuble. Il est devenu quelqu'un de vivant.

C'est pourquoi l'épître aux Hébreux peut nous inviter à nous approcher avec assurance « *du trône de la grâce* » (Hébreux 4.16). Le trône et le propitiatoire sont le même endroit ; ils sont devenus la même personne : Christ. La grande différence aujourd'hui, c'est que l'accès à Dieu n'est plus barré par un rideau, il n'est plus limité à un seul jour par an, et il n'est plus réservé à un seul souverain sacrificateur.

« *C'est là je me rencontrerai avec toi.* » C'est là, en Christ. Deux mots qui ferment toutes les autres portes. Dieu ne dit pas qu'il se rencontrera volontiers ici ou là, dans telle dénomination, dans telle religion ou dans telle Église officielle, ou parmi d'autres lieux possibles. Il désigne un point, un seul, et il n'en désignera jamais d'autre.

Et remarquons ce qui se passe à ce point précis. Deux choses, et non une seule. Dieu s'y rencontre avec l'homme : c'est la communion. Et Dieu y parle : « *je te donnerai tous mes ordres* ». C'est merveilleux. Toute la relation tient là-dessus. Ce n'est pas seulement l'endroit où nous pouvons venir, c'est l'endroit d'où Dieu s'adresse à nous ; l'endroit où Il va se tenir personnellement. La parole de Dieu à son peuple sort de dessus une plaque d'or couverte de sang. Elle ne sort pas d'ailleurs.

Il nous faut dire ici une chose que notre piété a presque cessé de dire. Dieu n'est pas d'un accès difficile : il est d'un accès impossible. Paul l'écrit sans rien adoucir. Dieu « *seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir* » (1 Timothée 6.16). Ce n'est pas la sanction d'une faute, c'est un écart de nature. Et à Moïse, qui était pourtant appelé l'ami de Dieu, il fut répondu : « *Tu ne pourras pas voir ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre* » (Exode 33.20).

Or, et c'est ici que nous nous trompons presque tous, cela n'a pas changé le jour de notre conversion.

Nous imaginons volontiers que la nouvelle naissance nous a rendus capables d'être « Dieu », comme si nous avions reçu un organe neuf qui nous permettrait désormais de soutenir cette lumière inaccessible par nous-mêmes. Ce n'est pas ce que nous avons reçu. Le croyant n'est pas devenu apte à s'approcher seul du Créateur ; s'il l'était, l'accès redeviendrait une affaire de capacité, et nous serions retombés dans ce dont la croix nous a tirés. Ce que nous avons reçu est tout autre chose, et infiniment plus glorieux : un lieu.

Ce lieu est Christ. Non pas Christ comme celui qui nous aurait obtenu un droit d'entrée que nous exercerions ensuite tout seuls, selon nos raisonnements personnels ; mais **Christ comme l'endroit**

même où la rencontre se produit, et hors duquel elle ne peut se produire. Jean le pose en une ligne : « *Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître* » (Jean 1.18). Et Paul le redit en termes de fonction : « *il y a un seul Dieu, et aussi un seul médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus-Christ homme* » (1 Timothée 2.5).

Ce que le propitiatoire disait de la parole, l'épître aux Hébreux le reprend au premier verset : « *Après avoir autrefois, à plusieurs reprises et de plusieurs manières, parlé à nos pères par les prophètes, Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par le Fils* » (Hébreux 1.1-2). Dieu n'a jamais cessé de parler du même endroit. Il parlait à travers le sang ; il parle aujourd'hui par celui que Christ a versé.

Et la même épître va plus loin encore, jusqu'à nommer la « matière » du passage. Nous avons « *une libre entrée dans le sanctuaire par la route nouvelle et vivante qu'il a inaugurée pour nous au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair* » (Hébreux 10.19-20). Le chemin n'est pas devant lui : il est le Chemin. Ce que nous traversons pour venir jusqu'à Dieu, c'est son corps.

Tirons-en la conséquence, si la rencontre n'a lieu qu'en lui, alors rien de ce que nous faisons pour Dieu ne parvient à Dieu autrement.

Je ne connais pas de vérité plus humiliante, ni de plus reposante. Humiliante, parce qu'elle nous retire jusqu'à nos meilleures offrandes et efforts : nous n'avons rien qui parvienne de soi-même jusqu'à Dieu. Reposante, parce qu'elle nous décharge de la question qui épuise tant de croyants sincères ; ai-je été assez fervent, assez pur, assez appliqué pour être reçu auprès de Dieu ? Ce n'est pas notre ferveur qui franchit la distance. C'est Christ.

Et il nous faut aller jusqu'au bout, car ce n'est pas seulement une affaire d'accès. Dieu ne s'est pas contenté d'ouvrir une porte : il s'est uni à nous, et cette union elle-même se fait en Christ : « *En ce jour-là, vous connaîtrez que je suis en mon Père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous* » (Jean 14.20). Trois demeures emboîtées, et la nôtre est la dernière. Nous ne sommes pas placés à côté de Dieu. Nous sommes placés dans celui qui est déjà dans le Père : Jésus-Christ. Et « *la route nouvelle et vivante qu'il a inaugurée pour nous au travers du voile, c'est-à-dire de sa chair* », c'est le lieu très-saint, c'est justement cette lumière inaccessible. Quel glorieux héritage nous avons.

Voilà pourquoi le propitiatoire n'était pas un meuble de plus dans une pièce. C'était le dessin d'une Personne, tracé des siècles à l'avance, et posé exactement à l'endroit où Dieu avait dit qu'il se laisserait trouver.

Le prophète Ésaïe avait connu ce contact avant l'heure, et il en donne l'image la plus physique de toute la Bible. Un séraphin prend une pierre ardente sur l'autel, vole vers lui, et « *en toucha ma bouche* » (Ésaïe 6.7). Ce n'est pas une idée qui l'a purifié. C'est un charbon pris sur l'autel du sacrifice, et posé sur l'endroit précis dont il venait de dire qu'il était souillé.

Dieu n'a jamais laissé l'homme deviner où le toucher. Il a toujours indiqué l'endroit, et l'endroit a toujours porté du sang.

Le bord du vêtement

Ce que la femme a touché n'était pas une portion quelconque de l'habit de Jésus. Le texte est plus précis que nos traductions ne le laissent entendre, et cette précision ouvre un gisement entier : *« Parle aux enfants d'Israël, et dis-leur qu'ils se fassent, de génération en génération, une frange au bord de leurs vêtements, et qu'ils mettent un cordon bleu sur cette frange du bord de leurs vêtements. Quand vous aurez cette frange, vous la regarderez, et vous vous souviendrez de tous les commandements de l'Éternel pour les mettre en pratique, et vous ne suivrez pas les désirs de vos cœurs et de vos yeux pour vous laisser entraîner à l'infidélité » (Nombres 15.38-39).*

Ces franges portent en hébreu le nom de *tsitsit* (franges, houppes), et tout Israélite fidèle les nouait aux quatre coins de son manteau, selon le même ordre répété en Deutéronome 22.12. Elles n'étaient pas un ornement. Elles étaient une mémoire portative, cousues au vêtement, pour que l'obéissance ne dépende pas de l'humeur du jour. Le regard tombait sur la frange, et le cœur se souvenait.

Les sages d'Israël ont scruté ce fil jusque dans sa couleur. Le cordon devait être teint de *tekhelet* (bleu, bleu-pourpre), et le Talmud rapporte cette question de Rabbi Meïr : pourquoi le bleu plutôt qu'une autre couleur ? Parce que le bleu ressemble à la mer, que la mer ressemble au ciel, et que le ciel ressemble au trône de la gloire (Menahot 43b, qui s'appuie sur Exode 24.10 et Ézéchiel 1.26). Un fil de laine teint, et l'œil monte de l'étoffe à la mer, de la mer au firmament, du firmament au trône. Voilà ce que Dieu avait suspendu au bas d'un manteau ordinaire : une échelle céleste pour le regard.

Rachi, commentant le même passage, relève encore ceci : la valeur numérique des lettres du mot *tsitsit* donne six cents, auxquels s'ajoutent les huit fils et les cinq nœuds de la frange, ce qui fait six cent treize, le nombre des commandements de la Loi. Que cette lecture nous paraisse subtile ou non, elle dit une chose juste. Au coin de ce vêtement pendait la Loi tout entière.

Et voici ce qu'il faut voir. Sur le vêtement de tout autre homme, ces franges rappelaient une Loi que l'on transgressait. Sur le sien, elles pendaient au bord d'une vie qu'il avait accomplie sans une faille. Cette femme, dans son geste furtif, n'a pas saisi seulement un tissu. Elle a saisi l'obéissance parfaite du Messie.

Voyons-nous maintenant la merveilleuse grâce qui nous est faite ? Lorsque nous communions de tout notre cœur avec Christ, vivant en nous, son obéissance devient notre obéissance. C'est exactement ce que Paul affirme : *« J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » (Galates 2.20)*. Sa vie sainte, son obéissance, devient la nôtre ; et lorsque nous touchons sa frange, sa justice nous couvre entièrement.

Le mot hébreu qui désigne ce coin du vêtement est *kanaph* (aile), et il signifie deux choses à la fois : le pan de l'habit, et l'aile de l'oiseau. Ce double sens n'est pas un hasard de vocabulaire pauvre. C'est une porte, et l'Écriture la franchit d'un bout à l'autre.

C'est sous ce mot que Ruth se glisse aux pieds de Booz au milieu de la nuit : *« étends ton aile sur ta servante, car tu as droit de rachat » (Ruth 3.9)*. Elle ne demande pas une aumône, elle demande la couverture du rédempteur. C'est sous ce même mot que l'Éternel décrit ce qu'il a fait pour un peuple

abandonné : « *J'étendis sur toi le pan de ma robe, je couvris ta nudité, je te jurai fidélité, je fis alliance avec toi* » (Ézéchiel 16.8). Le pan qui se déploie, c'est l'alliance qui se conclut.

C'est encore ce mot qui rend compte d'un trouble étrange dans la caverne d'En Guédi. David tient Saül à sa merci, il ne coupe qu'un morceau d'étoffe, et pourtant : « *Après cela David fut saisi d'un battement de cœur, parce qu'il avait coupé le pan du manteau de Saül* » (1 Samuel 24.6). Un simple bout de tissu, et le cœur se serre. Toucher le pan d'un homme, c'était toucher l'homme lui-même. Zacharie, enfin, prophétise ce geste et le donne aux nations : « *Ainsi parle l'Éternel des armées : En ces jours-là, dix hommes de toutes les langues des nations saisiront un Juif par le pan de son vêtement et diront : Nous irons avec vous, car nous avons appris que Dieu est avec vous* » (Zacharie 8.23).

Mesurons ce qui se joue ici. Quand la version grecque de l'Ancien Testament traduit ce « pan » de Zacharie, elle emploie le mot *kraspedon* (frange, bord du vêtement). Et *kraspedon* est exactement le mot que Matthieu écrit pour désigner ce que la femme a touché (Matthieu 9.20). Elle croyait tendre la main vers un guérisseur. Elle accomplissait en fait une prophétie.

Reste la parole qui couronne toute la chaîne, et qui referme l'Ancien Testament : « *Mais pour vous qui craignez mon nom, se lèvera le soleil de la justice, et la guérison sera sous ses ailes* » (Malachie 4.2). Sous ses *kanaph* (aile, pan du vêtement). Sous ses ailes, et sous les pans de son vêtement, car c'est le même mot. La dernière promesse de guérison de l'Ancien Testament n'a pas été suspendue au sommet d'une montagne ni enfermée derrière le voile. Dieu l'a nouée au bas de son manteau, à hauteur de main tremblante, à portée de la seule personne de la foule qui n'avait pas le droit de le toucher.

Encore faut-il ne pas rétrécir ce que Malachie promet. Nous lisons « guérison » et nous pensons aussitôt à un corps qui va mieux. L'hébreu est plus large que nos interprétations.

Le mot est *marpé*, et l'Ancien Testament ne l'a pas réservé aux malades. Il l'emploie pour dire la ruine d'une nation entière : quand Juda eut méprisé les prophètes une fois de trop, le chroniqueur écrit que la colère de l'Éternel contre son peuple « *devint sans remède* » (2 Chroniques 36.16). C'est le même mot. Il ne s'agissait pas d'un corps, mais d'un peuple, d'une histoire, d'une situation devenue irrattrapable. Et à l'inverse, Dieu promet à Salomon que si son peuple s'humilie, « *je guérirai son pays* » (2 Chroniques 7.14). Un pays ne relève pas de la médecine. Ce que Dieu se dit capable de guérir, c'est un état de choses.

Le verbe dont *marpé* est tiré, *rapha*, va plus loin encore. Il sert à dire la guérison de ce que nous appellerions aujourd'hui le péché. Osée l'entend de la bouche même de Dieu : la Segond traduit « *je réparerai leur infidélité* » (Osée 14.5), mais l'hébreu dit littéralement *je guérirai leur égarement*, et la Darby le rend ainsi. Ce que Dieu soigne là, ce n'est pas une plaie : c'est une tendance à se détourner de lui. Il traite notre dérive comme une maladie, et il se propose comme le médecin.

Le même verbe sert pour ce qui s'est brisé au-dedans : « *Il guérit ceux qui ont le cœur brisé, et il panse leurs blessures* » (Psaume 147.3). Et Ésaïe le place au centre du chapitre le plus connu de l'Ancien Testament, dans un contexte qui ne parle pas une seule fois de maladie mais uniquement de fautes : « *il était blessé pour nos péchés, brisé pour nos iniquités... et c'est par ses meurtrissures que nous sommes guéris* » (Ésaïe 53.5).

Voilà l'étendue de ce qui est sous ses ailes. Nous n'avons donc pas à trier ce que nous lui apportons. Ce qui est malade dans notre corps, ce qui s'est égaré dans notre cœur, et ce qui s'est abîmé dans notre vie au point que nous n'y voyons plus d'issue : tout cela relève du même vêtement et de la même main.

Voilà comment notre Dieu place ses trésors : assez haut pour qu'on lève les yeux, assez bas pour qu'on les atteigne.

La foule le pressait, une seule l'a touché

Ce qui suit est, de tout le récit, la parole la plus dérangement, et la plus nécessaire : « *Et Jésus dit : Qui m'a touché ? Comme tous s'en défendaient, Pierre et ceux qui étaient avec lui dirent : Maître, la foule t'entoure et te presse, et tu dis : Qui m'a touché ?* » (Luc 8.45).

La réponse de Pierre est de bon sens, et elle est complètement à côté. Le grec, lui, ne mélange rien. Pour la foule, Luc emploie *sunechô* (enserrer, tenir de tous côtés) et *apothlibô* (comprimer, écraser par la pression), ce dernier verbe n'apparaissant nulle part ailleurs dans le Nouveau Testament. Pour la femme, il emploie *haptomai* (toucher, saisir en s'attachant). Deux réalités, deux mots, un seul corps pressé de partout.

Des dizaines de personnes étaient collées contre lui. Une seule l'avait touché.

Laissons cette phrase effectuer son travail en nous. Elle décrit avec exactitude une part considérable de notre vie religieuse. On peut être dans la foule qui suit Jésus. On peut être si près de lui qu'on le bouscule, chanter ses cantiques, ouvrir son livre, discuter de ses paroles, être « écrasé » contre lui pendant des années, et n'avoir jamais rien reçu qui nous élève vraiment. La proximité n'est pas le contact. L'affluence n'est pas la foi. On peut mourir de soif à quelques centimètres de la source, simplement parce qu'on n'a jamais tendu la main pour se désaltérer.

Et la question ne vient pas de nous, elle vient du Seigneur. Qui m'a touché ? Ce n'est pas une question d'ignorance, c'est une convocation. Il ne demande pas cela pour savoir, il le demande pour que celle qui a reçu vienne au jour, et pour que la foule apprenne la différence. La foule le pressait. Une seule l'a touché. Il le savait, et il l'a dit : « *Ma fille* ».

Alors se produit l'échange que la Loi rendait impossible : « *Au même instant la perte de sang s'arrêta, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son mal* » (Marc 5.29).

Aggée avait posé la question aux sacrificateurs, et leur réponse mérite d'être entendue : « Si un homme porte de la chair consacrée dans le pan de son vêtement et qu'il en touche du pain, ce pain devient-il saint ? Non, répondirent-ils. Et si un homme souillé par un cadavre touche ces mêmes choses, deviennent-elles souillées ? Elles seront souillées (Aggée 2.12-13). Voilà la loi du contact : la souillure se transmet, la sainteté ne se transmet pas. C'est de cela que le monde religieux vit encore, et c'est pourquoi il a si peur.

Or c'est exactement le pan du vêtement que cette femme saisit. Et rien ne se transmet dans le sens attendu. La sainteté a remonté le courant.

Il faut nous arrêter là, parce que notre difficulté est décrite dans cette scène. Quand la vie de Dieu peine à passer en nous, nous en concluons d'ordinaire que la source est loin, ou que nous n'avons pas

assez insisté. Mais il est possible que le problème soit ailleurs. Il est possible que quelque chose obstrue le passage, et que ce quelque chose soit la « Loi ».

Entendons-nous bien : je ne dis pas que la Loi soit mauvaise. Paul la déclare « sainte », et le commandement « *saint, juste et bon* » (*Romains 7.12*). Ce qui obstrue n'est pas sa qualité, c'est sa fonction. La Loi n'a jamais été un canal ; elle a été une mesure. Paul le dit : « *si une loi eût été donnée qui pût procurer la vie, la justice viendrait réellement de la loi* » (*Galates 3.21*). Aucune ne le pouvait. Et il précise pourquoi : elle était « impossible » non par sa faiblesse à elle, mais « *parce que la chair la rendait sans force* » (*Romains 8.3*).

Voilà donc ce qui se tient en travers du conduit. Non pas nos fautes, elles ont été traitées à la croix. Mais notre manière de nous approcher de Dieu : ce réflexe de vérifier d'abord si nous sommes en droit de recevoir ses grâces. **Nous voulons être en règle avant d'être en vie.** Et tant que nous fonctionnons ainsi, nous nous tenons du côté d'Aggée, où le courant ne remonte jamais.

Cette femme n'était pas en règle. Elle n'avait aucun droit, aucune qualification, aucun titre à faire valoir. C'est précisément pour cela que la chose a pu se produire : elle n'a rien apporté qui pût faire obstacle ; elle ne pouvait pas « acheter » la grâce de Dieu avec sa piété. Elle est venue par-derrière, sans mérite, et elle a touché.

Alors comment le passage se dégage-t-il ? Pas en luttant contre la Loi. On ne déloge pas un principe en le combattant : on le déloge en en subissant un plus fort. Paul emploie le mot à dessein, et il en met deux face à face : « *la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort* » (*Romains 8.2*). Deux lois, non pas une loi et une exception. La seconde n'est pas abolie ; elle est dominée par une opération supérieure, comme un corps lourd que rien ne rend léger mais que le vol emporte.

Et remarquons où cette loi de vie réside. Paul ne dit pas *en moi*. Il dit *en Jésus-Christ*. Elle n'est pas déposée en nous comme une réserve dont nous disposerions : elle est en lui, et nous n'en avons la puissance que dans la mesure où nous demeurons en lui, par la foi. C'est pourquoi la réponse n'est jamais de faire plus d'efforts pour dégager le passage de sa vie. Elle est d'entrer plus complètement en celui qui est lui-même la loi de vie. À mesure que nous entrons, l'autre loi perd prise ; non parce que nous l'aurons vaincue, mais parce que nous ne sommes plus sur son terrain.

Ce n'était pas la première fois que Christ renversait ainsi le sens du contact. Un lépreux s'était approché de lui, et la Loi ordonnait qu'on s'écartât d'un tel homme. « *Jésus, ému de compassion, étendit la main, le toucha, et dit : je le veux, sois pur* » (*Marc 1.41*). Il aurait pu guérir d'un mot, il l'avait fait cent fois. Il a préféré poser la main sur un homme que plus personne ne touchait.

Selon Lévitique 15, ce qui aurait dû se produire, c'est l'inverse. Celle qui perdait son sang souillait quiconque entraînait en contact avec elle. Sa main sur ce vêtement aurait dû rendre le Maître impur jusqu'au soir. Mais rien ne remonte de la femme vers lui : c'est la pureté qui descend de lui vers elle. Ce n'est pas la souillure qui gagne, c'est la sainteté. **La vie de Christ triomphe de tout.** Elle est venue donner ce qu'elle avait de pire, et elle est repartie avec ce qu'il avait de meilleur.

C'est déjà, en miniature, tout ce qui se passera à la croix. Celui qui n'a pas connu le péché a été fait péché pour nous, afin que nous devenions en lui justice de Dieu.

Puis vient la parole finale, et elle dépasse de très loin la guérison : « *Mais Jésus lui dit : Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix, et sois guérie de ton mal* » (Marc 5.34).

« *Ma fille* », en grec *thugatêr* (fille). C'est la seule femme des Évangiles que le Seigneur appelle ainsi. Elle était venue chercher un remède en cachette, par-derrière, sans se faire voir. Elle repart avec un nom, et le nom la rattache puissamment au Seigneur.

Remarquons encore le verbe. Au verset 29, Marc dit que son corps est guéri. Au verset 34, Jésus emploie un autre mot, *sôzô* (sauver, délivrer, rendre entier), qui est le mot du salut. Elle avait demandé la fin d'une hémorragie. Il lui donne la plénitude de la vie.

Et Marc a placé cette scène à l'intérieur d'une autre. Pendant que cette femme perdait son sang, une petite fille grandissait dans la maison de Jaïrus. Quand la femme est guérie, l'enfant meurt.

Et Marc ne nous laisse pas sur notre faim : « *Aussitôt la jeune fille se leva, et se mit à marcher ; car elle avait douze ans* » (Marc 5.42). Douze ans de vie qui s'écoulait, douze ans de vie qui grandissait, et un seul Sauveur au milieu, qui appelle l'une sa fille et rend l'autre à son père.

Ce que nous touchons aujourd'hui

Reste la question que ce récit soulève inévitablement, et qu'une lecture pieuse et trop rapide laisse toujours de côté. Ce vêtement, nous ne pouvons plus le toucher. Il n'y a plus de frange à saisir, plus de manteau dans la foule, plus de bord d'étoffe entre nos doigts. Alors, que touchons-nous ?

La réponse de l'Écriture est nette, et elle est le cœur de ce livre.

Au matin de la résurrection, Marie de Magdala reconnaît le Seigneur et se jette vers lui. Et pour la première fois, il retient un geste qu'il n'avait jamais retenu : « *Jésus lui dit : Ne me touche point ; car je ne suis pas encore monté vers mon Père* » (Jean 20.17).

Que se passe-t-il ? Il n'a jamais repoussé une main tendue. Il a laissé la pécheresse pleurer sur ses pieds, il a laissé la foule saisir ses franges. Mais ici, il arrête Marie, parce qu'elle cherche à retenir selon la chair un Christ qui s'apprête à devenir accessible d'une tout autre manière. Elle veut le garder auprès d'elle.

Quelques jours plus tard, pourtant, il tend lui-même ses mains à Thomas et dit aux siens : « *touchez-moi et voyez* » (Luc 24.39). Le corps ressuscité n'est pas un fantôme, et la foi chrétienne n'est pas une vague idée. Mais après l'ascension, plus personne ne touchera ce corps-là. Paul en tire la conséquence sans trembler : « *Ainsi, dès maintenant, nous ne connaissons personne selon la chair ; et si nous avons connu Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette manière* » (2 Corinthiens 5.16).

Ce que nous touchons aujourd'hui n'est donc pas le Jésus de Galilée, tel que la foule le bousculait sur le chemin de Capernaüm. C'est le Christ ressuscité et glorifié. **Et ce qui coule de lui vers nous n'est pas une aide extérieure : c'est sa propre vie de résurrection.**

Jean l'avait annoncé, et il a pris soin d'expliquer pourquoi l'eau ne pouvait pas encore couler : « *Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture. Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié* » (Jean 7.38-39).

Voilà la clef. L'eau vive n'était pas disponible tant que le Rocher n'avait pas été frappé, ni tant que le Ressuscité n'était pas monté. Le fleuve ne date pas de la crèche, il date du tombeau vide. Paul nous le dit : « *Le premier homme, Adam, devint une âme vivante. Le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant* » (1 Corinthiens 15.45).

« *Devenu.* » Par la résurrection, le Fils de Dieu incarné est entré dans une condition nouvelle, où sa vie peut désormais être communiquée, respirée, bue, consommée. C'est cette vie-là, et pas une autre, qui jaillira du Rocher au chapitre suivant. C'est cette vie-là que la Samaritaine se verra promettre. C'est cette vie-là qui coulera du trône dans la Jérusalem nouvelle.

Aussi, l'auteur de l'épître aux Hébreux ne fonde-t-il pas notre accès sur ce que Christ a fait autrefois, mais sur ce qu'il est maintenant : « *C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur* » (Hébreux 7.25). Toujours vivant. Nous ne parlons pas de ce qu'il a fait sur terre à son époque. Vivant à l'instant même où vous lisez cette ligne. C'est le sens de ce que Jean entend dans l'île de Patmos : « *J'étais mort ; et voici, je suis vivant aux siècles des siècles* » (Apocalypse 1.18).

Arrêtons-nous sur l'ordre de ces deux mots, car ils ne s'inversent pas : « *J'étais mort ; et voici, je suis vivant.* » Le second n'annule pas le premier : il le porte. Celui qui vit aujourd'hui est celui-là même qui est passé par la mort, et il en garde les marques. Jean le verra plus loin au centre du trône, non pas un lion triomphant, mais « *un agneau qui était là comme immolé* » (Apocalypse 5.6). Imolé, et debout. La mort n'est pas derrière lui comme un épisode clos ; elle est en lui comme un titre acquis.

C'est pourquoi son sang n'est pas une relique. Nous parlons du sang de Christ comme d'une chose répandue autrefois, dont l'effet nous parviendrait qu'à travers les siècles. L'épître aux Hébreux ne parle jamais ainsi. Elle le dit « parlant » : nous sommes venus au « *sang de l'aspersion, qui parle mieux que celui d'Abel* » (Hébreux 12.24). Un sang qui parle est un sang qui plaide en ce moment. Celui d'Abel criait depuis la terre et réclamait justice ; celui de Christ parle depuis le sanctuaire et obtient grâce, et il n'a jamais cessé de parler depuis qu'il a été versé.

Mesurons ce que cela règle. Notre difficulté, quand nous voulons nous approcher de Dieu, n'est presque jamais théologique. Elle est, qu'à cette minute précise, nous savons ce que nous sommes vraiment et de quoi notre vie est faite. Alors « *approchons-nous avec un cœur sincère, dans la plénitude de la foi, les cœurs purifiés d'une mauvaise conscience* » (Hébreux 10.22). Non pas approchons-nous quand notre conscience se sera calmée, mais approchons-nous parce qu'elle a été purifiée par un autre. **C'est le sang qui règle la conscience, et non la conscience qui autorise l'action du sang.**

Et il ne s'agit pas seulement d'être admis dans sa présence. Il s'agit d'être vivifiés. Ce que Christ veut faire passer en nous, à l'instant où nous nous approchons, ce n'est pas une permission : c'est sa vie de

résurrection. Paul le demande pour lui-même, après trente ans de service, comme si tout restait à recevoir : « *afin de connaître Christ, et la puissance de sa résurrection* » (Philippiens 3.10). Et il l'affirme comme un fait déjà à l'œuvre : « *celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous* » (Romains 8.11).

« *Rendra la vie.* » Le verbe est au présent de ce que Dieu fait, non au futur de ce qu'il fera un jour. C'est la même puissance qui a soulevé un jour un corps hors d'un tombeau, et elle se propose aujourd'hui de nous envahir, avec notre fatigue et nos défaillances.

Nous croyons souvent qu'il nous faut d'abord retrouver de la force et de la sainteté pour aller vers le Seigneur. **C'est le contraire : nous allons vers lui pour recevoir sa force et sa sainteté ; et le titre d'entrée n'est pas notre état mais son sang.**

Alors approchons-nous maintenant. Non pas quand nous nous sentirons dignes ; ce jour-là ne viendra jamais, et s'il venait, il faudrait s'en méfier. Approchons-nous avec ce que nous sommes en cet instant, y compris ce qui nous fait honte, puisque c'est précisément pour cela que le sang a été versé et qu'il parle encore. Il est toujours vivant. Il n'attend pas que nous soyons présentables : il attend que nous venions à Christ tel que nous sommes.

On objectera que les Actes racontent encore des contacts par le tissu, puisque l'on appliquait sur les malades « *des linges ou des mouchoirs qui avaient touché son corps* » (Actes 19.12). Mais lisons bien : ce n'est pas le linge qui guérissait, et Luc précise que Dieu faisait ces miracles par les mains de Paul. Le tissu ne fut jamais qu'un point de rendez-vous, de contact, pour la foi de celui qui le recevait, exactement comme la frange dans la foule.

Nous ne touchons donc pas un souvenir. Nous touchons un Être Vivant.

Et ce que Paul désirait par-dessus tout n'était pas d'avoir connu un Christ historique, mais la puissance de sa résurrection. Il ajoute ailleurs que si nous avons été réconciliés par la mort du Fils, nous sommes « *sauvés par sa vie* » (Romains 5.10). Sa mort a réglé la dette. Sa vie de résurrection fait le reste, chaque jour, et c'est elle que nous venons boire sans retenue.

La femme a touché le bord d'un vêtement. Nous touchons la vie même du Ressuscité.

D'autres visages de la même foi

Ce point de contact ne prend pas toujours la forme d'une main tendue. L'Évangile en montre d'autres visages, et chacun corrige en nous une fausse idée de la foi.

Il y a le centenier, qui n'a rien touché du tout. Cet officier romain, habitué à commander, comprend d'instinct que la puissance de Christ n'est pas liée à la distance : « *Seigneur, je ne suis pas digne que tu entres sous mon toit ; mais dis seulement un mot, et mon serviteur sera guéri* » (Matthieu 8.8). Il explique aussitôt son raisonnement : il est lui-même un homme placé sous une autorité, et qui en exerce une (Matthieu 8.9). Il a saisi que l'univers obéit à la parole de Christ comme un soldat obéit à un ordre. Son point de contact n'est ni un geste ni un lieu. C'est une parole reçue avec confiance. Retenons-le, car nous le retrouverons devant le rocher de Kadesh.

Il y a Bartimée, qui n'a rien pu toucher parce qu'il ne voyait rien. Assis au bord du chemin, il n'a que sa voix, et il s'en sert : « *Fils de David, Jésus, aie pitié de moi !* » (Marc 10.47). On le fait taire, et il

crie plus fort. Sa persévérance n'est pas un entêtement de la chair, c'est la lucidité d'un homme qui sait qu'aucune autre occasion ne repassera, et qu'il ne veut pas « mourir » dans son désert spirituel. Puis vient un détail que Marc seul a retenu : « *l'aveugle jeta son manteau, et, se levant d'un bond, vint vers Jésus* » (Marc 10.50). Ce manteau était tout ce qu'il possédait, sa couverture pour la nuit, la nappe où tombaient les pièces. Il s'en dépouille avant même d'avoir reçu quoi que ce soit. Une main pleine ne peut rien saisir.

Et quand Jésus lui demande ce qu'il veut, cet homme répond par un mot que le Nouveau Testament ne contient que deux fois. Il dit : « *Rabbouni* » (Marc 10.51). L'autre fois, c'est une femme qui le prononce, un matin, devant un tombeau ouvert, quand le Ressuscité l'appelle par son nom (Jean 20.16). Un mendiant aveugle sur la route de Jéricho et Marie de Magdala au jardin. Deux personnes seulement ont trouvé ce mot-là, et toutes deux venaient de recevoir la vue.

Deux formes de persévérance se répondent ainsi dans l'Écriture. Celle du laboureur, qui dure des mois et ne voit rien lever. Celle de Bartimée, qui tient dans un seul cri, à l'instant précis où le Seigneur passe. L'une attend, l'autre saisit. Toutes deux savent que ce qui est semé en Dieu, et ce qui crie vers lui, ne reste jamais sans réponse.

La prière, ou l'acte d'aller vers Christ

De ces récits se dégage une définition de la prière plus juste que la nôtre. Prier n'est pas d'abord parler à Dieu de nos affaires, c'est « *cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu* » (Matthieu 6.33). Prier, c'est l'acte de foi par lequel notre esprit vient toucher l'Esprit de Dieu. C'est le geste de la femme, transposé au-dedans de nous.

Jésus lui-même en a donné la loi : « *Demandez, et l'on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe* » (Matthieu 7.7-8).

Les trois verbes ne disent pas de demander une fois, mais de continuer à demander ; de continuer à chercher ; de continuer à frapper ; de ne pas nous arrêter. La prière n'est pas un recours d'urgence que l'on décroche dans la crise. Elle est la respiration ordinaire d'une âme qui vit auprès de Dieu.

Et ces trois verbes ne sont pas trois synonymes empilés pour faire nombre. Demander, c'est reconnaître que l'on manque. Chercher, c'est vouloir Celui qui donne plus que la chose demandée. Frapper, c'est se tenir à la porte non pour obtenir, mais pour entrer et demeurer. Le premier verbe regarde nos besoins, le deuxième regarde sa personne, le troisième regarde sa maison.

Élie avait pris cette position. Sa formule de reconnaissance, celle qu'il place en tête de son ministère, se lit ainsi dans nos Bibles : « *L'Éternel est vivant, le Dieu d'Israël, dont je suis le serviteur !* » (1 Rois 17.1). Mais l'hébreu dit littéralement : « *devant la face duquel je me tiens* ». Non pas devant qui je me suis tenu un jour, ni devant qui je me tiens uniquement le dimanche. **Mais c'est un poste que l'on ne quitte jamais.**

C'est de ce poste que David a entendu l'invitation, et le Psaume 27 en garde la trace exacte : « *Mon cœur dit de ta part : Cherchez ma face ! Je cherche ta face, ô Éternel !* » (Psaume 27.8).

Voyons bien l'ordre des choses. L'appel ne monte pas de nous, il descend de lui. Ce n'est pas notre ferveur qui arrache une audience à un Dieu réticent, c'est son désir qui allume le nôtre. Nous croyons souvent chercher Dieu ; en réalité, nous répondons à ses demandes. Et David ne demande pas sa main, il demande sa face. Pas seulement les provisions, mais surtout la personne de Jésus-Christ.

Comment notre esprit touche l'Esprit de Dieu

Reste à savoir où, en nous, ce contact se produit. Car il ne se produit pas n'importe où : *« Que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ! » (1 Thessaloniciens 5.23).*

Le corps nous met en rapport avec le monde matériel. L'âme est le siège de notre personnalité consciente, avec ses pensées, ses émotions, sa volonté. Mais l'esprit est la partie la plus profonde de notre être, celle qui a été faite pour Dieu, et c'est là que la nouvelle naissance opère : *« celui qui s'attache au Seigneur est avec lui un seul esprit » (1 Corinthiens 6.17)*. C'est là aussi que l'assurance filiale se produit, non par raisonnement mais par attestation : *« L'Esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu » (Romains 8.16)*. Et c'est de là que monte le cri le plus intime de la foi : *« Dieu a envoyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils, lequel crie : Abba ! Père ! » (Galates 4.6)*.

Beaucoup de croyants ne prient jamais depuis cet endroit. Ils prient depuis leur âme, c'est-à-dire depuis leurs réflexions, leurs analyses, leurs états intérieurs, leurs convoitises : depuis leur vieille nature. Ils examinent leur foi au lieu de l'exercer. Prier depuis l'âme, c'est parler à voix haute dans une pièce que l'on croit vide. Prier depuis l'esprit, c'est se tourner vers Celui qui est déjà présent.

Le psalmiste avait pressenti cette réalité des siècles avant la Pentecôte : *« Car la parole n'est pas sur ma langue, que déjà, ô Éternel ! tu la connais entièrement » (Psaume 139.4)*. Avant que nos lèvres n'articulent, nous sommes déjà entendus. La prière véritable ne dépend donc pas de l'éloquence, mais de ce contact intérieur que Dieu perçoit avant même que nous ayons trouvé nos mots.

L'image que le Seigneur ressuscité a choisie pour donner l'Esprit dit exactement cela : *« il souffla sur eux, et leur dit : Recevez le Saint-Esprit » (Jean 20.22)*. Le mot grec *pneuma* signifie à la fois esprit et souffle. Notez le moment : ce souffle n'est donné qu'après la résurrection, jamais avant. Ce n'est pas une leçon de plus donnée par le Maître de Galilée, c'est le premier souffle du dernier Adam devenu un esprit vivifiant. Et il nous enseigne comment nous devons toucher Christ aujourd'hui : tout aussi simplement, tout aussi continuellement que l'on respire. Nous n'avons pas à fabriquer sa vie. Nous avons à la recevoir, souffle après souffle.

La langue de l'Ancien Testament confirme ce que le Nouveau accomplit. Le verbe hébreu *yada* (connaître) ne désigne presque jamais un savoir livresque. C'est le mot qu'emploie la Genèse pour l'intimité de l'homme et de la femme : *« Adam connut Ève, sa femme » (Genèse 4.1)*. Connaître Dieu, dans l'Écriture, ce n'est pas accumuler des exactitudes à son sujet. C'est entrer en contact vécu avec lui par l'Esprit. La femme de la foule n'avait pas de théologie. Elle a fait *yada* avec sa main.

L'encensoir

Une dernière image, et elle est celle qui explique pourquoi tant de vies chrétiennes restent sans parfum.

Dans l'Apocalypse, les prières des saints apparaissent deux fois. Elles sont d'abord des coupes d'or remplies de parfums, tenues devant l'Agneau (Apocalypse 5.8). Puis un ange reçoit beaucoup de parfums pour les offrir avec les prières de tous les saints, et « *la fumée des parfums monta, avec les prières des saints, de la main de l'ange devant Dieu* » (Apocalypse 8.3-4). Notre prière est la coupe. Le parfum, lui, vient d'ailleurs : c'est Christ en nous qui monte vers le Père.

Or un encensoir fermé ne parfume rien. Le parfum peut être là, entier, coûteux, présent au fond du vase, et la maison ne sentira rien. Il en va ainsi de bien des croyants : Christ demeure en eux, mais rien ne monte. **Ce n'est pas que la vie manque, c'est que l'encensoir ne s'ouvre jamais.**

La prière est ce geste qui ouvre la coupe. Elle ne crée pas la communion, elle la laisse monter. Comme dans un mariage, où les époux ne cessent pas d'être unis entre deux conversations : leur union demeure quand ils se taisent, mais elle s'exprime quand ils se parlent. Ainsi la prière n'est pas ce qui nous unit à Christ ; elle est la respiration d'une union déjà donnée.

C'est pourquoi la prière la plus haute n'est pas celle qui obtient le plus. C'est celle où Christ, en nous, s'élève vers le Père, par le Saint-Esprit.

Ceux qui ont parlé au Rocher

Regardons une dernière fois cette foule. Une femme épuisée par douze ans de maladie et par tous les remèdes des hommes, tend la main vers une frange. Un mendiant aveugle jette son manteau et crie plus fort qu'on ne le fait taire. Un officier étranger demande une parole, une seule. Aucun des trois n'avait de titre. Aucun n'avait de méthode, mais chacun a touché et a été transformé.

Ce que ces trois-là ont fait, l'Écriture en donnera plus tard le nom exact, et ce nom commande tout le reste de ces lignes. Ils ont parlé au Rocher. Ils ne l'ont pas frappé par leurs efforts religieux, ils ne l'ont pas contraint par leur propre volonté. **Ils se sont adressés simplement au Vivant, et l'eau est sortie tout aussi simplement.**

Nous allons voir maintenant ce qui est sorti de lui.

« Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura jamais soif, et l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle. »

Jean 4.14



CHAPITRE II

LA VIE TOUTE-SUFFISANTE DE CHRIST

« Prier ne revient pas à vaincre la résistance de Dieu, mais à lever les obstacles en nous pour recevoir la vie qu'Il a déjà pleinement donnée. »

Nous avons laissé la femme à l'instant où elle touchait le bord du vêtement. Regardons maintenant ce qui s'est passé de l'autre côté du contact : *« Mais Jésus répondit : Quelqu'un m'a touché, car j'ai connu qu'une force était sortie de moi » (Luc 8.46).*

Cette parole ouvre une fenêtre sur le mécanisme intime de la vraie communion, et ce que l'on y voit n'est pas ce que nous imaginons d'ordinaire. Nous nous représentons volontiers la prière comme une requête déposée et une réponse accordée, une transaction entre deux volontés. Le texte décrit autre chose. Il décrit un transfert de vie.

Marc note d'ailleurs que Jésus *« connut aussitôt en lui-même qu'une force était sortie de lui » (Marc 5.30)*. En lui-même. Il ne l'a pas déduit des circonstances, il l'a su au dedans de lui, qu'Il avait donné quelque chose.

Le grec est ici plus précis que nos traductions. Marc emploie un participe aoriste, qui note l'événement : la force est sortie. Luc choisit un parfait, *exeléluthuia* (sortie, et le demeurant), et le parfait grec désigne une action accomplie dont l'effet subsiste. Ce qui est sorti de Christ n'est pas rentré à nouveau, mais est resté dans le vase. Il faut peser cela. Nous imaginons souvent que Dieu nous prête sa force, comme on avance une somme que l'on récupérera. Le texte dit qu'il la donne. **La vie qui a coulé dans cette femme est restée en elle pour l'éternité.**

Et cette force n'est pas une énergie neutre, une sorte de courant impersonnel que l'on capterait au passage, une fois de temps en temps. C'est bien la vie d'une Personne. Là où elle entre, elle ne laisse rien en place. Le mauvais caractère que nous traînons depuis dix-huit ans se trouve soudain paralysé, non parce que notre propre discipline l'aurait vaincu, mais parce qu'une présence plus forte que lui occupe le terrain. Le désir charnel qui hurlait son urgence l'instant d'avant s'apaise. Et notre incrédulité elle-même, celle qui ronge la prière avant qu'elle ne commence, cède devant l'évidence de la présence d'une Personne puissante.

Ce n'est pas une meilleure version de nous-mêmes. C'est une autre vie qui prend le dessus.

Le canal ouvert une fois pour toutes

D'où vient cette vie, et par où passe-t-elle ? L'Ancien Testament répond par une image que Paul reprendra. Mais il faut ici avancer avec soin, car l'Écriture parle deux fois d'un rocher qui donne son eau, et ces deux récits ne disent pas la même chose.

Le premier se situe au début du voyage, peu après la sortie d'Égypte : « *Voici, je me tiendrai devant toi sur le rocher d'Horeb ; tu frapperas le rocher, et il en sortira de l'eau, et le peuple boira* » (Exode 17.6). Le second se situe quarante ans plus tard, à Kadesh, et l'ordre y sera exactement inverse : il ne s'agira plus de frapper, mais de parler. Nous lui consacrerons le chapitre suivant, car il commande toute notre pratique de la communion quotidienne. Notons seulement, pour ne jamais les confondre, que les deux lieux ont reçu le même nom de Meriba, contestation (Exode 17.7 ; Nombres 20.13). Voilà d'où vient la confusion habituelle. Deux épisodes, deux ordres opposés, un seul nom.

Restons donc à Horeb, car c'est là que le canal s'ouvre. Le nom du lieu porte déjà un enseignement. Horeb signifie sécheresse, désolation, terre brûlée. Dieu n'a pas fait jaillir son eau dans une vallée verdoyante. Il l'a fait jaillir à l'endroit qui portait la sécheresse dans son nom.

Regardons ensuite l'instrument. Deux versets plus haut, l'Éternel avait précisé lequel : « *prends aussi dans ta main ta verge avec laquelle tu as frappé le fleuve* » (Exode 17.5). Cette verge n'est pas un bâton de berger. C'est celle qui avait changé le Nil en sang et abattu l'Égypte plaie après plaie. C'est la verge du jugement de Dieu.

Voyons donc la scène telle qu'elle est. Le peuple a murmuré, le peuple a contesté, le peuple a mérité que cette verge tombe sur lui. Mais elle tombe sur le rocher.

Et il y a plus, dans une petite phrase que l'on franchit sans la voir. Dieu ne dit pas à Moïse qu'il se tiendra à côté du rocher, ni derrière lui. Il dit : je me tiendrai devant toi sur le rocher. Dieu prend place sur la pierre qui va être frappée. Le coup du jugement ne tombe pas dans le vide, ni sur un caillou anonyme : il tombe là où Dieu s'est mis debout.

Les prophètes ont mis un nom sur ce coup avant qu'il ne tombe. Ésaïe écrit que nous l'avons considéré « *comme puni, frappé de Dieu, et humilié* » (Ésaïe 53.4). Zacharie entend l'ordre : « *Frappe le berger, et que les brebis se dispersent !* » (Zacharie 13.7). Et Jean, debout au pied de la croix, voit la chose s'accomplir dans le Rocher vivant : « *un des soldats lui perça le côté avec une lance, et aussitôt il sortit du sang et de l'eau* » (Jean 19.34).

Voilà notre canal. Il n'a pas été creusé par nos prières. Il a été ouvert par un coup ferme et définitif.

Et ce coup ne sera pas répété. Paul y insiste : « *Christ ressuscité des morts ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui. Car il est mort, et c'est pour le péché qu'il est mort une fois pour toutes ; il est revenu à la vie, et c'est pour Dieu qu'il vit* » (Romains 6.9-10). Le Rocher a été frappé une fois. Jamais deux.

C'est pourquoi la prière chrétienne ne commence jamais par une négociation. Il n'y a rien à obtenir de Dieu qu'il n'ait déjà donné au Calvaire. La seule question qui reste ouverte est celle de notre côté du canal.

Christ n'est pas celui qui donne la vie, il est la vie

Tout cela repose sur une affirmation que nous lisons trop vite, parce que nous croyons la connaître. « *Quand Christ, votre vie, paraîtra, alors vous paraîtrez aussi avec lui dans la gloire* » (Colossiens 3.4).

Paul n'écrit pas que Christ donne la vie. Il écrit que Christ est la vie, et qu'il est la nôtre. Le glissement est immense. Un donateur reste extérieur à son don, et l'on peut recevoir de lui sans jamais le connaître. **Mais si le don est sa propre vie, alors recevoir Christ, c'est le recevoir lui.**

Toute l'Écriture tient ce langage : « *En elle était la vie, et la vie était la lumière des hommes* » (Jean 1.4). « *Celui qui a le Fils a la vie ; celui qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie* » (1 Jean 5.12).

Nulle part il n'est promis une chose appelée vie que Dieu détacherait de son Fils pour nous la remettre. La vie n'est pas un colis. C'est une Personne qui se communique.

Le grec du Nouveau Testament garde d'ailleurs une distinction que le français a perdue. *Bios* désigne la vie naturelle, celle qui commence, se prolonge et s'éteint. *Zoê* désigne la vie divine elle-même, incréée, sans commencement. C'est le second mot que Jésus emploie : « *moi, je suis venu afin que les brebis aient la vie, et qu'elles soient dans l'abondance* » (Jean 10.10).

Il n'est pas venu réparer notre *bios*. Il est venu nous donner sa *zoê*. Et nous passons souvent notre vie chrétienne à nous efforcer de rafistoler la première, alors qu'il nous en offre une seconde.

Nous parlons de la vie toute-suffisante de Christ, qui triomphe de tout. Ce n'est pas une formule de piété : la Bible a un nom pour cette suffisance, et Dieu l'a choisi lui-même pour se présenter à un homme de quatre-vingt-dix-neuf ans qui n'attendait plus rien de son propre corps : « *L'Éternel apparut à Abram, et lui dit : Je suis le Dieu tout-puissant. Marche devant ma face, et sois intègre* » (Genèse 17.1).

Ce que nos versions rendent par tout-puissant se dit en hébreu *El Shaddai*. Le sens exact du second mot est discuté, et nous ne trancherons pas ce que les savants n'ont pas tranché. Mais la lecture juive ancienne y entend *she-dai*, celui qui suffit, et Rachi commente ce verset ainsi : je suis celui dans la divinité duquel il y a suffisance pour toute la création. Une autre piste rapproche le nom de *shadayim*, (les seins maternels). Jacob mourant réunit les deux sans y voir de contradiction : le Tout-Puissant donnera « *les bénédictions des cieux en haut, les bénédictions des eaux en bas, les bénédictions des mamelles et du sein maternel* » (Genèse 49.25).

Retenons ce que ces deux lectures ont en commun. La suffisance de Dieu n'est pas une réserve de puissance rangée quelque part hors de portée. C'est une suffisance qui nourrit, comme une mère nourrit, sans que l'enfant ait à mériter le lait ni même à savoir d'où il vient.

Remarquons enfin le moment choisi. Dieu ne se nomme pas *El Shaddai* devant un Abram vigoureux et plein d'avenir. Il attend que le corps soit éteint, que la promesse soit humainement impossible, que tout ce qui pouvait venir de l'homme soit épuisé. Il se nomme suffisant devant celui qui ne l'est plus.

Ce n'est pas un filet, c'est un torrent

Nous nous représentons mal ce qui est sorti du rocher, et cette petite erreur d'imagination a de grandes conséquences. Les images pieuses montrent volontiers une roche modeste, un mince ruisseau, et quelques Israélites recueillant l'eau dans un gobelet. Rétablissons les proportions du récit.

Ce peuple comptait des centaines de milliers d'hommes, sans compter les femmes, les enfants et les troupeaux, et tous ont bu, et les bêtes avec eux. Il n'est pas sorti un filet de cette pierre. Il en est sorti de quoi désaltérer une nation entière au milieu du désert. Or c'est bien ainsi que nous traitons Christ. Nous en tirons quelques gouttes le dimanche. **Juste assez pour tenir la semaine, juste assez pour nous confirmer que Dieu existe, jamais assez pour être emportés par sa plénitude.** Nous venons à un fleuve avec une tasse à thé.

Ézéchiel a reçu une vision qui décrit exactement cette maladie et son remède. Un homme le conduit dans l'eau qui sort du sanctuaire, et il la mesure au cordeau, mille coudées à la fois. La première fois, l'eau lui vient aux chevilles. La deuxième, aux genoux. La troisième, aux reins. La quatrième : « *c'était un torrent que je ne pouvais traverser, car l'eau était si profonde qu'il fallait y nager* » (Ézéchiel 47.5).

Voilà les quatre profondeurs de la vie chrétienne, et il faut avoir le courage de se situer honnêtement. Aux chevilles, on marche encore, mais l'on garde entièrement la maîtrise de notre direction. Aux genoux, on avance plus lentement, mais on tient toujours debout par nos propres forces. Aux reins, on commence à sentir que le courant a un avis contraire. Puis vient l'endroit où l'on ne touche plus le fond, où il n'est plus question d'avancer sur ses jambes, où l'on est porté, où l'on coule.

La plupart d'entre nous s'arrêtent aux chevilles. Ce n'est pas que l'eau manque : c'est que nous n'allons pas plus loin. Et remarquons qui mesure et qui conduit. Ce n'est pas le prophète qui décide d'entrer plus avant, c'est l'homme au cordeau qui le fait passer, quatre fois. Nous n'entrons pas seuls dans les profondeurs de Dieu. Nous y sommes conduits, si nous consentons à suivre l'Esprit Saint, comme Rebecca suivra aveuglément le serviteur d'Abraham : Eliezer.

David avait la même mesure : « *ma coupe déborde* » (Psaume 23.5). Et Jean écrit une phrase qui interdit toute parcimonie : « *Et nous avons tous reçu de sa plénitude, et grâce pour grâce* » (Jean 1.16). Le grec dit littéralement une grâce à la place d'une grâce. Une vague se retire, une autre arrive. Ce n'est pas un réservoir que l'on vide, c'est une marée qui revient.

Le Seigneur lui-même n'a jamais parlé de gouttes : « *des fleuves d'eau vive couleront de son sein* » (Jean 7.38). Non pas un fleuve, des fleuves. Et le mot rendu par sein, *koilia*, désigne le ventre, le creux le plus intérieur du corps. La source n'est pas posée sur nous comme un vêtement. Elle est logée au plus profond de nous-même.

Nous n'avons jamais manqué d'eau, mais nous avons souvent manqué de récipiends.

La force qui sort est sa vie de résurrection

Il faut maintenant nommer précisément la nature de cette force.

Le mot que Luc emploie pour ce qui est sorti de Christ est *dunamis* (puissance, force agissante). Ce mot revient sous la plume de Paul, et il y désigne une réalité très précise. Paul veut connaître Christ, « *et la puissance de sa résurrection* » (Philippiens 3.10). Il écrit encore que la puissance déployée envers nous qui croyons est celle-là même que Dieu « *a déployée en Christ, en le ressuscitant des morts* » (Éphésiens 1.19-20). Le même mot, chaque fois.

Mesurons alors ce qui a changé entre la ruelle de Capernaüm et notre prière de ce matin.

Dans la foule, cette force sortait d'un corps qui marchait vers la croix. Elle était réelle, mais elle coulait d'une vie qui allait être frappée. Depuis le matin de Pâques, elle sort d'une vie que la mort a essayé de ravir et qu'elle n'a pas retenue. Le Rocher a été frappé une fois, il ne le sera plus, et l'eau qui en coule aujourd'hui est une eau de résurrection : « *Le premier homme, Adam, devint une âme vivante ; le dernier Adam est devenu un esprit vivifiant* » (1 Corinthiens 15.45).

« *Devenu.* » Il ne l'était pas de cette manière auparavant. Par la résurrection, le Fils incarné est entré dans une condition nouvelle, où sa vie peut être communiquée, respirée, bue. Il n'est plus seulement devant nous comme un modèle, ni au-dessus de nous comme un secours. Il est en nous comme une vie puissante.

Et cette vie ne travaille pas seulement dans nos pensées. Elle atteint jusqu'à notre chair fatiguée : « *Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts rendra aussi la vie à vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous* » (Romains 8.11).

Ce que nous appelons communion n'est donc pas un sentiment religieux entretenu avec une application religieuse. C'est le passage, en nous, de la vie du Ressuscité.

Ce mot de *dunamis* revient une fois encore, et cette fois dans la bouche du Seigneur répondant à un homme qui l'avait supplié trois fois de lui retirer une épreuve : « *Et il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans la faiblesse* » (2 Corinthiens 12.9).

Deux mots se rencontrent ici. Le verbe traduit par *te suffit, arkei*, est celui de la suffisance, l'exact équivalent grec du *dai* hébreu. Et le nom traduit par *puissance* est celui de la force sortie de Christ dans la foule. La toute-suffisance et la force qui coulent sont donc offertes au même endroit : dans notre faiblesse.

Encore faut-il voir comment nous arrivons à cet endroit-là, car nous n'y allons jamais de nous-mêmes. Paul ne s'est pas rendu faible volontairement. Quelque chose lui a été donné : « *il m'a été mis une écharde dans la chair, un ange de Satan pour me souffleter et m'empêcher de m'enorgueillir* » (2 Corinthiens 12.7). Regardons bien la phrase, car deux mains y apparaissent. L'instrument est nommé : un envoyé de l'adversaire, dont sa fonction est de frapper le serviteur de Dieu. Mais le verbe reste au passif, « *il m'a été mis* », et le but énoncé n'est pas celui de l'adversaire. Satan ne frappe jamais un homme pour le garder humble ; il frappe pour le détruire. Le dessein qui traverse ce coup vient donc d'ailleurs, et Paul le sait si bien qu'il s'adresse au Seigneur pour demander le retrait ; trois fois, et il ne l'obtient pas. Ce refus n'était pas un silence : c'était la réponse.

Voilà ce qu'il faut avoir vu avant d'aller plus loin. Dieu ne se met pas en concurrence avec l'adversaire pour le contrôle de nos vies : il l'emploie. Le coup est réel, la main qui le porte est hostile, et le résultat sert exactement le contraire de ce qu'elle voulait. C'est déjà toute l'histoire de Job, et c'est déjà toute l'histoire de la croix.

Cela referme la boucle ouverte au chapitre précédent. Cette femme avait tout dépensé, épuisé tous les médecins, et son état avait empiré. Nous avons dit que le point où le médecin renonce est celui

où la victoire de l'Évangile commence. Nous savons maintenant pourquoi. Ce n'est pas que Dieu attende notre épuisement par sévérité. C'est que sa force ne s'ajoute pas à la nôtre : elle doit absolument prendre sa place. Tant qu'il nous reste une ressource, nous nous en servons pour remplacer l'œuvre de l'Esprit. **Il faut souvent qu'il n'en reste plus aucune pour que nous touchions enfin le Christ.**

Toute la vérité

Le récit ne s'arrête pas quand la force est sortie. Il a une suite, et cette suite décrit la seule réponse convenable à une œuvre réelle de Dieu : « *La femme, effrayée et tremblante, sachant ce qui s'était passé en elle, vint se jeter à ses pieds, et lui dit toute la vérité* » (Marc 5.33).

« *Toute la vérité.* » Pas une version présentable, pas une moitié de vérité qui l'honore. Elle avait touché en cachette, par-derrière, et voici qu'elle dit tout devant la foule même qui l'excluait. Ce n'est pas la peur qui la jette là. C'est la certitude. Elle savait, dans son corps, que quelque chose de réel venait de se produire.

C'est très exactement ce que le Nouveau Testament appelle confesser. Le verbe grec *homologeô* est formé de deux mots : le même, et dire. Confesser, c'est dire la même chose que Dieu sur ce qui nous concerne. Ni s'accabler, ni plaider : ne dire que la même chose. Cesser de tenir sur notre propre état un discours différent du sien.

Il en va de même pour nous, et c'est un discernement précieux. Aucune méthode, aucun discours, aucune émotion fabriquée par l'ambiance d'une réunion ne produit cette certitude tranquille qu'une chose a changé. On sait quand c'est Dieu. Et l'on sait, tout aussi sûrement, quand ce n'était qu'une forme sans la force qui devrait l'habiter.

Le signe qu'une vie a coulé en nous n'est pas une exaltation charnelle, c'est la fin de la dissimulation et de l'hypocrisie.

Quand le canal s'obstrue

Voici maintenant ce que nous n'avons pas le droit d'adoucir. Le canal est ouvert du côté de Dieu depuis le Calvaire, mais il peut être bouché du nôtre.

« *Si j'avais conçu l'iniquité dans mon cœur, le Seigneur ne m'aurait pas exaucé* » (Psaume 66.18).

« *Mais ce sont vos crimes qui mettent une séparation entre vous et votre Dieu ; ce sont vos péchés qui vous cachent sa face et l'empêchent de vous écouter* » (Ésaïe 59.2).

« *Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions* » (Jacques 4.3).

Trois textes, un seul constat. Ce n'est jamais la source qui tarit, c'est la conduite qui se ferme. Le péché non confessé, le moi jamais brisé, la rancune entretenue avec application, sont autant de barrages construits de nos mains dans le lit du fleuve céleste. Dieu n'a pas fermé la vanne, c'est nous qui avons empilé les pierres qui ont fait barrage.

Jérémie décrit cette manœuvre avec une exactitude qui fait mal : « *Car mon peuple a commis un double péché : ils m'ont abandonné, moi qui suis une source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes crevassées, qui ne retiennent pas l'eau* » (Jérémie 2.13).

Un double péché, et le second est le plus étrange des deux. Quitter la source serait déjà une folie. Se mettre ensuite à creuser la pierre pour fabriquer soi-même un récipient qui fuit, voilà l'aveuglement spirituel. Mesurons le travail que cela suppose. Une citerne se taille, se cimente, s'inspecte, se répare. Nous nous donnons infiniment plus de peine pour entretenir nos citernes humaines, que nous n'en aurions à revenir simplement nous désaltérer à la vraie Source.

Et nous savons leurs noms. La citerne des activités qui remplissent l'agenda et vident le cœur. La citerne de la connaissance accumulée, qui nous rassure sur notre niveau. La citerne du service, qui nous tient debout aussi longtemps qu'il réussit. Toutes retiennent l'eau quelque temps. Toutes finissent par se fendre.

Ézéchiél, dans cette même vision du torrent, a vu ce qui advient de l'eau qui reste hors du courant. Partout où le fleuve passe, tout être vivant vit (Ézéchiél 47.9). Mais il ajoute cette note sombre : « *Ses marais et ses fosses ne seront point assainis, ils seront abandonnés au sel* » (Ézéchiél 47.11). Des poches d'eau, à quelques pas d'un fleuve qui guérit tout, et qui restent saumâtres parce que rien ne les traverse.

On peut vivre ainsi pendant des années. Tout près du courant, et salé.

Il existe dans l'Écriture une femme dont c'est exactement l'histoire, et le texte la résume en une ligne : « *La femme de Lot regarda en arrière, et elle devint une statue de sel* » (Genèse 19.26).

Notons ce qu'elle n'a pas fait. Elle n'est pas restée à Sodome ; elle en était sortie. Elle n'a pas refusé l'ange ; elle l'a suivi. Elle n'a pas contesté l'ordre ; elle marchait dans la bonne direction, sur le bon chemin, avec les bonnes personnes. Sa perte ne tient pas à une révolte, elle tient à un regard.

Et pesons le mot que la Genèse emploie, car il ne dit pas un coup d'œil. Le verbe hébreu *nabat* signifie considérer, contempler, fixer avec attention. Ce n'est pas la tête qui tourne une seconde : c'est le cœur qui s'arrête sur ce qu'il quitte. Elle s'est immobilisée. Et ce qui cesse d'avancer dans un courant cesse d'être traversé.

Voilà le lien avec la vision d'Ézéchiél. La poche saumâtre n'est pas une eau hostile au fleuve. C'est une eau qui a quitté le mouvement. Elle occupe encore le bon terrain, elle est à quelques pas de la guérison, mais elle stagne ; et l'eau qui stagne près de la mer Morte ne reste pas neutre, elle se charge de sel. On ne devient pas saumâtre en s'éloignant. On le devient en s'arrêtant.

« *Souvenez-vous de la femme de Lot* » (Luc 17.32). Trois mots, sans commentaire, comme une chose qu'il vaut mieux ne pas avoir à expliquer. Nous reconnaissons-nous alors dans ce tableau ? Il est possible d'avoir été délivré de choses très réelles, d'avoir été mis sur le bon chemin, d'avoir été accompagné, et de se figer néanmoins parce qu'une part de nous continue de regarder en arrière, vers ce qui a été laissé, vers une saison où nous nous sentions plus vivants, vers ce que nous aurions pu être. On peut ainsi devenir un monument religieux.

Un croyant immobile est une eau vivifiante qui ne circule plus, et dans lequel le sel finit toujours par s'imposer.

Il n'y a qu'un remède, et il n'est pas d'aller plus vite. C'est de se recentrer sur le courant de la vie de résurrection du Seigneur. Le fleuve n'exige de nous que d'être traversé.

Disons-le nettement : une conscience chargée ne s'approche pas du trône de la grâce avec assurance. Elle s'en éloigne. Elle prie moins, elle prie de plus loin, elle prie du bout des lèvres. La repentance n'est donc pas la porte d'entrée dans la morale chrétienne. Elle est la porte d'entrée dans la prière qui touche le vêtement de Jésus.

La feuille devenue épine

Il existe une manière de se dessécher qui ne ressemble pas au péché grossier, et elle est bien plus répandue parmi nous. Regardez une épine de cactus. Nous croyons voir une arme, un organe conçu pour blesser. Ce n'en est pas une. C'est une feuille, une feuille tendre qui n'a jamais reçu d'eau et qui s'est enroulée sur elle-même, saison après saison, jusqu'à durcir en pointe. Sa dureté n'est pas sa nature. C'est sa soif qui a pris cette forme.

Voilà le portrait de bien des croyants, et le nôtre à certaines saisons. Celui qui pique tout ce qui l'approche. Celui qui trouve à redire à chaque prédication, qui flaire l'erreur avant d'entendre la vérité, qui se querelle sur des mots. Nous le jugeons dur. Il est sec. Il n'a pas commencé ainsi : il fut une feuille tendre, et personne ne l'a arrosé.

Le remède n'est ni de le tailler ni de le convaincre. **Le remède est l'eau de la vie triomphante de Christ.** Qu'on lui donne à boire assez longtemps, et il se déroulera de lui-même, parce que c'est pour cela qu'il a été fait. Cela vaut pour nos frères. Cela vaut d'abord pour nous. Avant de reprocher à notre cœur sa dureté, demandons-nous depuis quand il n'a pas étanché sa soif au Torrent de la vie.

Ni les souhaits, ni les cris, ni les gémissements

Reste une illusion à briser, et c'est peut-être la plus tenace de toute la vie de prière.

Imaginez les grands lacs du nord, ces milliards de barils d'eau douce retenus là, de quoi abreuver un continent. Imaginez maintenant, plus au sud, des millions d'hectares de terre brûlée, si fertile que si l'eau y parvenait elle nourrirait des nations entières. L'eau est en haut. La terre est en bas. Il ne leur manque rien l'une à l'autre, sinon d'être jointes.

Or aucun souhait ne les joindra. Aucun cri ne les joindra. Aucun gémissement ne les joindra. On peut désirer la pluie de toute son âme et mourir de sécheresse au bord d'un lac. Dieu a placé toute chose sous une loi, et c'est en travaillant selon cette loi que l'eau descend jusqu'au sol.

Entendons bien ce que cela dit de la prière, car on pourrait s'y méprendre gravement. Ce n'est pas un éloge de la technique, comme si nous détenions un procédé capable d'obliger Dieu. C'est l'inverse exact. Cela signifie que l'intensité n'est pas le moyen. Nous croyons trop souvent que si nous prions plus fort, plus longtemps, avec plus de larmes, l'eau finira bien par venir, et nous confondons la ferveur avec le canal. L'insistance ne fait pas descendre ce qui descend par un autre chemin.

Et ce chemin n'est pas un procédé, il est une Personne : « *Je suis le chemin, la vérité, et la vie. Nul ne vient au Père que par moi* » (Jean 14.6). La loi que Dieu a fixée pour que sa vie parvienne jusqu'à nous porte un nom. C'est son Fils, touché par la foi, dans un canal que la repentance maintient libre. Nos cris ne font pas venir l'eau. Ils disent seulement que nous avons soif, et c'est déjà beaucoup.

Comment le canal se rouvre-t-il, alors ? Par un geste que l'hébreu nomme d'un mot très simple. La repentance se dit *teshuvah*, du verbe *shouv* (revenir, retourner, opérer un demi-tour). Se repentir, dans cette langue, ce n'est pas d'abord pleurer sur sa faute. C'est revenir vers celui dont on s'était écarté. Le mouvement change de direction avant que le sentiment ne change de couleur.

Cette nuance change tout dans la pratique. Beaucoup attendent d'éprouver assez de remords pour oser revenir, et ils restent dehors, occupés à mesurer leur tristesse. L'Écriture demande l'inverse. Osée le crie à un peuple qui n'avait aucune excuse : « *Israël, reviens à l'Éternel, ton Dieu, car tu es tombé par ton iniquité* » (Osée 14.2). Reviens d'abord, tu pleureras dans ses bras.

Et que fait Dieu quand nous revenons ? L'un des verbes hébreux du pardon est *nasa* (porter, soulever, enlever). Quand David écrit « *heureux celui à qui la transgression est remise, à qui le péché est pardonné !* » (Psaume 32.1), il dit littéralement : « heureux celui dont la faute est soulevée ». Le pardon n'est pas une mention rayée dans un registre. C'est un poids ôté de dessus quelqu'un, par Christ qui se baisse pour le prendre.

De là vient ce que Pierre annonce à la foule de Jérusalem : « *Repentez-vous donc et convertissez-vous, pour que vos péchés soient effacés, afin que des temps de rafraîchissement viennent de la part du Seigneur* » (Actes 3.19).

Le mot grec traduit par rafraîchissement, *anapsuxis*, signifie littéralement reprendre son souffle. Et le texte original précise d'où ce souffle vient : de devant la face du Seigneur. Nous retrouvons ici le souffle du soir de Pâques, quand le Ressuscité souffla sur les siens (Jean 20.22), et le cri de David cherchant la face de Dieu (Psaume 27.8). Tout se tient. La repentance ne procure pas seulement le soulagement de la conscience. Elle nous remet en face de Dieu, là où l'on respire la vie éternelle.

Quand le canal se rouvre, on découvre que la vie divine ne coule pas en ligne droite. Elle tourne, et chaque tour creuse plus profond. Jean décrit ce mouvement de façon très concrète. La communion nous met dans la lumière. La lumière montre ce que l'obscurité couvrait. Ce qui est montré, peut être confessé. Ce qui est confessé est purifié par le sang, et Jean emploie ici un présent continu : ce sang « *nous purifie de tout péché* » (1 Jean 1.7), non pas une fois, mais sans discontinuer. N'est-ce pas merveilleux ?

Cette purification rend l'onction plus fraîche, cette onction qui demeure en nous et nous enseigne (1 Jean 2.27). Et l'onction plus fraîche produit à son tour plus de communion.

Paul avait donné le même rythme à ses lecteurs, par la grammaire. Quand il écrit « *Soyez, au contraire, remplis de l'Esprit* » (Éphésiens 5.18), le verbe grec est à un présent qui indique la durée et la répétition. Il ne dit pas : soyez remplis une bonne fois. Il dit : laissez-vous remplir continuellement. Un vase ne reste plein qu'à condition de rester sous la source. Voilà pourquoi tant de croyants

attendent en vain l'expérience unique qui réglerait tout. Dieu ne leur propose pas un événement. Il leur propose un cycle qui ne s'arrêtera jamais.

Vers le rocher à qui on parle

Récapitulons ce que la prière de la foi libère. Non pas une énergie ou un secours extérieur, mais la vie du Ressuscité lui-même. Une vie toute-suffisante, parce qu'elle est celle de Celui qui s'est nommé suffisant devant la mort de son ami Lazare. Inépuisable, parce que la mort a déjà tenté de le retenir et qu'elle ne l'a pas pu.

Cette vie ne nous est pas prêtée pour aujourd'hui seulement : « *Or, l'espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné* » (Romains 5.5). Le même Esprit qui fait couler cette vie en ce moment, est le garant qu'elle coulera encore dans l'éternité.

Une question demeure pourtant, et elle est très pratique. Nous savons que le canal est ouvert. Nous savons ce qu'il faut ôter pour qu'il le reste. Mais comment vient-on boire, concrètement, un jour ordinaire, quand rien ne presse et que rien ne brûle ?

À Horeb, il avait fallu frapper. Le Rocher a été frappé, et l'eau a jailli. Quarante ans plus tard, dans un autre désert, Dieu donnera un ordre que Moïse n'entendra pas, et qui contient tout le secret de la communion quotidienne.

Il ne dira plus : frappe.

Il dira : parle.

CHAPITRE III

LE SECRET DE LA VIE EN ABONDANCE

*« On ne frappe pas le Rocher une seconde fois,
on Lui parle, simplement, chaque jour. »*

Christ est ce Rocher : *« et qu'ils burent tous le même breuvage spirituel, car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ » (1 Corinthiens 10.4).*

Paul n'écrit pas que le rocher ressemblait à Christ, ni qu'il en donnait une image utile pour la prédication. Il écrit que ce rocher était Christ. Présent, agissant, désaltérant, au milieu d'un peuple qui ne savait pas encore son nom.

Avant d'entrer dans Kadesh, prenons un instant pour regarder de haut. Il y a travers toute l'Écriture une seule ligne d'eau vive, et Kadesh n'en est qu'un maillon. Un fleuve sortait du jardin pour arroser la terre (Genèse 2.10). L'eau jaillit du rocher frappé au désert (Exode 17.6). Un puits s'ouvre pour un peuple en marche, et Israël lui chante un cantique (Nombres 21.17). Ézéchiël voit le torrent sortir du sanctuaire et grossir jusqu'à devenir infranchissable (Ézéchiël 47). Le Seigneur promet à une femme fatiguée que l'eau qu'il donne deviendra en elle *« une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle » (Jean 4.14)*. Et le dernier chapitre de la Bible montre le fleuve d'eau de la vie sortant du trône de Dieu et de l'Agneau.

Ce n'est pas une collection de métaphores. C'est un seul dessein, poursuivi depuis le premier jardin : **Dieu veut se communiquer lui-même à l'homme comme on donne à boire.**

Le lieu, le nom, et les deux tombes

Nombres 20 nous transporte à Kadesh, et il faut d'abord regarder où l'on met les pieds. Le nom du lieu se dit en hébreu Qadesh, de la racine *qadash* (être saint, mis à part). Retenons bien ce mot.

Notons ensuite ce qui encadre le récit, et que l'on saute presque toujours. Le chapitre s'ouvre sur une tombe : *« C'est là que mourut Marie, et qu'elle fut enterrée » (Nombres 20.1)*. Il se ferme sur une autre, celle d'Aaron, dépouillé de ses vêtements au sommet de la montagne de Hor. Entre les deux, un homme âgé, Moïse, qui vient d'enterrer sa sœur, se retrouve devant un peuple assoiffé qui l'accuse.

Il faut voir cet homme tel qu'il est ce jour-là. Il n'a plus vingt ans, il n'a plus la fougue du buisson ardent, il a derrière lui quarante années de murmures. Ceux qui l'avaient suivi hors d'Égypte sont morts dans le désert, et voici leurs fils qui reprennent, mot pour mot, les reproches de leurs pères. Et le lieu ajoute une ironie que le texte ne souligne pas mais qu'il connaît. C'est à Kadesh que les espions

étaient revenus, une génération plus tôt, avec le rapport qui fit reculer tout un peuple au seuil du pays (Nombres 13.26). Dieu ramène Israël exactement là où il avait échoué, pour lui apprendre à boire.

« Prends la verge, et convoque l'assemblée, toi et ton frère Aaron. Vous parlerez en leur présence au rocher, et il donnera ses eaux ; tu feras sortir pour eux de l'eau du rocher, et tu abreuveras l'assemblée et leur bétail » (Nombres 20.8).

Pesons chaque terme de cet ordre, car chacun sera trahi quelques versets plus loin.

Vous parlerez au rocher. Pas frappe, pas fends, pas creuse, mais *« parle. »* À un rocher, devant six cent mille témoins, sans autre garantie qu'une parole entendue. Et il donnera ses eaux. Le sujet du verbe est le rocher. Ce n'est pas Moïse qui fera sortir l'eau par son habileté ou par sa force : le rocher donnera, de lui-même, ce qu'il possède. **Un homme qui a compris cela n'a plus rien à arracher.**

À Horeb, quarante ans plus tôt, l'ordre était l'inverse : *« tu frapperas le rocher » (Exode 17.6)*. Même besoin, même peuple, même Rocher, et deux commandements opposés. Toute la vie chrétienne se joue dans l'écart entre ces deux verbes.

Vient maintenant le détail qui est peut-être la clef de tout le chapitre. Dieu dit : prends la verge. Laquelle ? Le texte répond au verset suivant, et sa précision n'est pas décorative : *« Moïse prit la verge qui était devant l'Éternel, comme l'Éternel le lui avait ordonné » (Nombres 20.9).*

« Devant l'Éternel. » Or l'Écriture nous dit avoir fait conserver qu'une seule verge à cet endroit, et elle nous dit pourquoi. Quelque temps auparavant, l'autorité d'Aaron avait été contestée. Dieu avait fait déposer devant le témoignage douze bâtons secs, un par tribu, et il avait dit que celui de l'homme choisi fleurirait. Le lendemain : *« Le lendemain, lorsque Moïse entra dans la tente du témoignage, voici, la verge d'Aaron, pour la maison de Lévi, avait fleuri, elle avait poussé des boutons, produit des fleurs, et mûri des amandes » (Nombres 17.8).*

Précisons que la tradition juive elle-même a hésité sur ce point. Le Targum de Jonathan y voit la verge de Moïse, celle des prodiges d'Égypte ; d'autres commentateurs y voient la verge fleurie conservée devant le témoignage. Le récit dira d'ailleurs plus loin que Moïse frappa *« avec sa verge »*, ce qui a pesé dans la balance pour les premiers. Nous suivons ici la seconde lecture, parce que le narrateur a pris soin de nous dire d'où venait l'objet, et qu'une seule verge nous a été signalée comme y étant gardée. Que le lecteur sache du moins que la question est ouverte.

Donc, onze bâtons étaient restés du bois mort. Un seul avait traversé la nuit et en était ressorti vivant, portant à la fois les bourgeons, les fleurs et le fruit mûr, ce qu'aucun amandier ne fait jamais en une saison, à plus forte raison en une nuit. Et Dieu ordonna qu'on la garde là, en permanence : *« Reporte la verge d'Aaron devant le témoignage, pour être conservée comme un signe pour les enfants de rébellion » (Nombres 17.10).* L'épître aux Hébreux confirme qu'elle y était encore, dans l'arche, avec la manne et les tables (Hébreux 9.4).

La verge qui se tenait devant l'Éternel était donc celle-là. Un morceau de bois mort que Dieu avait fait revivre.

Ajoutons une note que l'hébreu porte. L'amandier se dit *shaqed*, un mot bâti sur le verbe *shaqad* (veiller, être en éveil). C'est le premier arbre à se réveiller à la fin de l'hiver, avant tous les autres, et Jérémie jouera sur ces deux mots quand Dieu lui montrera une branche d'amandier et lui dira : « *je veille sur ma parole, pour l'exécuter* » (Jérémie 1.11-12). Le bâton mort n'a donc pas simplement reverdi. Il a porté le fruit de l'arbre du réveil. Comprenons alors ce que Dieu demandait ce jour-là, car c'est bouleversant.

À Horeb, il avait fait prendre à Moïse la verge du jugement, celle qui avait changé le Nil en sang et abattu l'Égypte. Le coup y était juste : il figurait la mort du Seigneur Jésus-Christ. À Kadesh, Dieu ne demande plus la verge du jugement. Il demande la verge de la résurrection, le bois mort qui a fleuri, et il dit : « *tiens-la, et parle.* »

Et Moïse a pris la verge de la résurrection, et il a frappé avec.

Ce qu'il a dit avant de frapper

Le texte enregistre les paroles de Moïse avant le geste, et elles sont plus graves que le geste : « *Écoutez donc, rebelles ! Est-ce de ce rocher que nous vous ferons sortir de l'eau ?* » (Nombres 20.10).

Deux fautes tiennent dans cette seule phrase.

La première est un mot jeté au peuple : rebelles. Moïse insulte ceux que Dieu s'apprêtait à désaltérer sans le moindre reproche. Relisez l'ordre de Dieu au verset 8 : pas un mot de blâme, pas une condition, pas un sermon. Dieu voulait donner à boire. Son serviteur a voulu donner une leçon.

La seconde tient dans un pronom : nous vous ferons sortir de l'eau. Un homme qui avait passé quarante ans à répéter que tout venait de l'Éternel s'est mis, en une seconde, à la place de Dieu. Il n'a rien volé de matériel. Il a seulement déplacé le sujet du verbe.

« *Puis Moïse leva la main et frappa deux fois le rocher avec sa verge. Il sortit de l'eau en abondance. L'assemblée but, et le bétail aussi* » (Nombres 20.11).

« *Deux fois.* » Le Rocher qui ne devait plus être frappé du tout l'est deux fois, et par le bois de la résurrection. L'épître aux Hébreux dira la gravité de ce geste transposé chez nous : ceux qui retournent en arrière « *crucifient pour leur part le Fils de Dieu* » (Hébreux 6.6).

Et remarquons ceci, qui est surprenant : l'eau est sortie quand même. En abondance. Le peuple a bu, et les bêtes aussi. Dieu n'a pas puni la foule pour la faute du conducteur, et il n'a pas retenu son eau pour se venger d'un mauvais geste.

Nous en tirons une leçon que nous n'aimons pas entendre. **La bénédiction peut couler par un homme qui vient de désobéir.** Le fait que l'eau soit venue ne prouve donc pas que la manière était bonne. Une réunion peut être bénie, une prédication peut toucher, un ministère peut porter du fruit, et le Ciel avoir en même temps quelque chose à dire à celui qui tenait la verge.

Il serait facile de faire de Moïse un contre-exemple commode. L'Écriture ne nous le permet pas, car elle nous dit ce qui s'est passé en lui, et c'est infiniment plus proche de nous que nous ne voudrions. « *Ils irritèrent l'Éternel près des eaux de Meriba ; et Moïse fut puni à cause d'eux, car ils aigrirent son esprit, et il s'exprima légèrement des lèvres* » (Psaume 106.32-33).

Ils aigrirent son esprit. Voilà le mécanisme, et il n'a rien de mystérieux. Moïse n'a pas apostasié, il n'a pas cessé de croire, il n'a pas convoité. Il s'est laissé aigrir. Quarante ans de plaintes, et un jour de trop. L'amertume ne fait pas de bruit quand elle entre. Elle s'installe dans l'esprit, cette partie de nous où doit s'entretenir la communion, et c'est de là que sortira ensuite la parole légère. Un homme dont l'esprit est aigri continue de servir, continue de prêcher, continue d'exercer une autorité dans l'Église. Mais il ne parle plus au Rocher : il frappe, parce qu'il est fatigué, et parce que frapper soulage. Ce chapitre est également écrit pour ceux qui ont tenu longtemps. Le débutant est en danger d'ignorance. L'ancien est en danger d'aigreur.

Au lieu appelé « Saint »

Le verdict de Dieu tombe : *« Alors l'Éternel dit à Moïse et à Aaron : Parce que vous n'avez pas cru en moi, pour me sanctifier aux yeux des enfants d'Israël, vous ne ferez point entrer cette assemblée dans le pays que je lui donne » (Nombres 20.12).*

« Pour me sanctifier. » Le verbe est bâti sur la racine même du nom du lieu. À Kadesh, Moïse n'a pas *qadash* (être saint, être séparé, être mis à part), il n'a pas sanctifié Dieu. Au lieu qui s'appelait « Saint », il n'a pas sanctifié le Saint. Le nom du lieu était devenu son propre réquisitoire.

Et le verset suivant referme la scène : *« Ce sont les eaux de Meriba, où les enfants d'Israël contestèrent avec l'Éternel, qui fut sanctifié en eux » (Nombres 20.13).* Dieu a été sanctifié quand même. L'homme a manqué de le faire, Dieu s'en est chargé lui-même.

Ce que Dieu réclamait n'était donc pas une performance religieuse. C'était qu'on le laisse paraître pour ce qu'il est : celui qui donne sans être contraint. En frappant, Moïse a montré un Dieu qu'il faut forcer. C'est le seul portrait de Dieu que le Ciel ne supporte pas.

Cette leçon, un autre homme allait la recevoir peu après, au seuil du pays où Moïse n'entrerait pas. Devant le chef de l'armée de l'Éternel, Josué s'entend dire : *« Ôte tes souliers de tes pieds, car le lieu où tu te tiens est saint » (Josué 5.15).* Ôter ses souliers, c'est déposer la poussière de tous les chemins que l'on a faits sans Dieu. On n'entre pas dans la sainte communion en gardant sur soi ce qu'on a ramassé de notre vieille nature et de l'esprit du monde.

Il est toujours vivant

Aucune des deux verges de cette histoire n'a jamais appartenu à Moïse. Celle d'Horeb était l'instrument du jugement de Dieu : quand il la pointait vers l'Égypte, ce n'était pas son bras qui envoyait les mouches ni son autorité qui changeait l'eau en sang. Le bâton était dans sa main, la puissance était ailleurs. Et celle de Kadesh lui appartenait moins encore, puisqu'elle était la verge d'Aaron, déposée devant l'Éternel, fleurie par un miracle que Moïse n'avait pas produit et qui, du reste, ne le désignait pas lui.

Il a pourtant écrit, sans y penser, ce que le texte enregistre : *« frappa deux fois le rocher avec sa verge » (Nombres 20.11).* Le récit change de possessif au moment précis où l'homme prend la place de Dieu.

Les dons sont confiés à des hommes pour la gloire de Dieu, et jamais autrement. Un don spirituel reste la propriété de Dieu, qui le donne. Nous pouvons l'employer des années sans nous en apercevoir, jusqu'au jour où, poussés par la fatigue ou par l'humiliation publique, nous nous en servons pour nous défendre nous-mêmes. Ce jour-là, l'eau sortira peut-être encore. Mais quelque chose se sera cassé entre nous et le Rocher.

L'ordre de Kadesh serait absurde si le Rocher n'était pas vivant. On ne s'adresse pas à un caillou. Parler à une pierre est le geste d'un fou, à moins que cette pierre n'entende. Toute la pratique de la communion quotidienne repose donc sur un fait, et sur un seul : **Celui à qui nous parlons est vivant maintenant.**

« C'est aussi pour cela qu'il peut sauver parfaitement ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder en leur faveur » (Hébreux 7.25).

« Toujours vivant. » Non pas ayant vécu, mais vivant à la seconde où vous prononcez son nom. Et l'eau qu'il donne aujourd'hui n'est pas d'une autre nature que la sienne. C'est sa vie de ressuscité qui coule. C'est pourquoi Dieu avait mis dans la main de Moïse la verge fleurie plutôt que la verge du jugement : il ne s'agissait plus de figurer une mort, mais de tenir en main le signe d'une vie que la mort avait fait apparaître.

À Horeb, le bois du jugement et un Rocher frappé. À Kadesh, le bois de la résurrection et un Rocher à qui l'on parle. Nous ne vivons pas au premier de ces deux endroits. Nous vivons au second, tous les jours.

Lui parler le plus souvent possible

Reste la question la plus pratique de toute la vie chrétienne : comment fait-on, concrètement ?

L'erreur la plus courante est de compliquer ce qui est simple. Christ est proche. Il est en nous par son Esprit. Il attend qu'on lui parle comme un enfant parle : *« Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos » (Matthieu 11.28).*

Prenons une comparaison très ordinaire. Nous buvons quand nous avons soif, c'est le réflexe. Mais quand la soif se fait sentir, le corps est déjà en manque : la sensation arrive après le besoin. Ceux qui marchent longtemps dans la chaleur le savent, et ils boivent avant d'avoir soif.

Il en va exactement ainsi de la communion de l'Esprit. Chercher Christ seulement quand nous ressentons un vide, c'est avoir déjà laissé passer le moment. David buvait autrement : *« Ô Dieu ! tu es mon Dieu, je te cherche ; mon âme a soif de toi, mon corps soupire après toi, dans une terre aride, desséchée, sans eau » (Psaume 63.2).* Le verbe hébreu qu'il emploie pour chercher est apparenté au mot qui désigne l'aube. Chercher Dieu de cette manière, ce n'est pas seulement le chercher tôt : c'est le chercher avant, avant que le besoin ne crie, par fidélité plutôt que par réaction.

Cela ne fait pas de nous des gens qui vivent à genoux du matin au soir. Cela fait de nous des gens dont l'esprit reste tourné vers Christ pendant qu'ils travaillent : *« Affectionnez-vous aux choses d'en haut, et non à celles qui sont sur la terre » (Colossiens 3.2).* Dans les crises, et surtout dans les heures

ordinaires, qui sont les plus nombreuses. **Il nous faut absolument invoquer son nom du matin au soir.**

Peut-on descendre encore plus bas dans la simplicité ? Oui, et l'Écriture le fait pour nous : « *Car quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé* » (Romains 10.13).

Paul reprend ici une promesse de Joël, et il l'applique à tout homme, en tout temps. La forme la plus élémentaire de la prière n'est ni une composition, ni une argumentation, ni une discipline. C'est un nom prononcé avec foi. Seigneur Jésus.

Ce mot rendu par sauvé est celui-là même que nous avons rencontré au premier chapitre, quand le Seigneur dit à la femme guérie que sa foi l'avait sauvée. Il ne désigne pas seulement l'entrée au ciel. Il dit : délivré, secouru, remis d'aplomb, rendu entier. Invoquer ce nom, c'est ouvrir tout l'être, esprit, âme et corps, à ce qui vient de lui.

Voilà ce que c'est que parler au Rocher, sous sa forme la plus dépouillée. La profondeur d'une prière ne se mesure pas à sa longueur ni à sa tournure, mais à la réalité du contact.

Une image achève de rendre la chose accessible : celle de la respiration. Prier n'est pas d'abord rédiger la liste de nos demandes. **Prier, c'est respirer le parfum de Christ.** L'air spirituel est le Seigneur lui-même, et il est partout disponible. On peut le respirer en conduisant, en préparant un repas, en montant un escalier. Un mot venu du fond de l'être, Seigneur, tu es ma vie, est une inspiration réelle. Ce n'est pas réduire la prière à une formule. C'est découvrir qu'à son état le plus naturel, elle est aussi simple et aussi vitale que le souffle. Et comme la respiration ne s'arrête pas, la communion n'a pas à s'interrompre. Voilà le sens exact de ces deux mots que nous trouvons trop courts pour être un commandement : « *Priez sans cesse* » (1 Thessaloniciens 5.17).

Nous avons déjà vu, au premier chapitre, que le Ressuscité a donné l'Esprit en soufflant sur les siens. Le lien n'est pas une jolie coïncidence. Ce qu'il a soufflé, nous le respirons. C'est ce que les anciens avaient compris. Cette manière de prier n'est pas une découverte récente, et il est bon de savoir que d'autres l'ont creusée bien avant nous.

La tradition juive avait repéré très tôt le danger. La Mishna (un texte fondamental du judaïsme) met en garde contre la prière devenue *keva* (fixe, machinale) : celui qui fait de sa prière une chose fixe, sa prière n'est plus une supplication (Berakhot 4.4). Ce qu'il y faut, c'est la *kavana* (l'intention, la présence attentive du cœur). Plus tard, les maîtres hassidiques nommeront *devekout* (attachement, adhésion) **cet état où l'âme ne cherche plus les dons mais le Donateur**, et Rabbi Nahman de Breslov enseignera la *hitbodedout* (l'entretien solitaire), l'habitude de parler à Dieu comme à un ami, tout au long du jour, de tout ce qui remplit le cœur.

Des chrétiens ont marché sur le même sentier. « Frère Laurent » apprit à pratiquer la présence de Dieu dans sa cuisine, entre deux casseroles, et il tenait ses heures de vaisselle pour aussi remplies de Dieu que ses heures de chapelle. Et Augustin, en une ligne qui contient toute prière, avouait à Dieu : « *notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il repose en toi* ».

Toujours prier, ce n'est donc pas lasser le Ciel de nos requêtes. C'est laisser notre cœur revenir, encore et encore, se poser là où il est chez lui.

Ceux qui ont parlé au Rocher

Nous pouvons maintenant reconnaître ce que nous avons vu sans le nommer. Cette femme du premier chapitre, ruinée par douze ans de maladie et par tous les médecins, s'avançant par-derrière pour saisir une frange : « **elle a parlé au Rocher** ». Elle n'a rien frappé, elle n'a rien arraché, elle n'a pas cherché à mériter son tour. Elle s'est adressée à celui qui pouvait lui donner la vie, et le Rocher a donné ses eaux.

Ce mendiant aveugle, criant plus fort qu'on ne le faisait taire, jetant son manteau avant d'avoir rien reçu : il a parlé au Rocher. Et le Rocher lui a rendu la vue.

C'est cela, la pratique de Kadesh, et c'est la raison pour laquelle ces récits nous ont été donnés. Là où le médecin s'arrête, il ne reste plus à faire qu'une chose, et c'est la seule qui a toujours fonctionné : parler au Rocher.

Une objection se lève ici : cette communion serait-elle un repli, une piété qui s'occupe d'elle-même pendant que le monde brûle ? La Genèse répond, et sa réponse est l'exact contraire. Abraham, que l'Écriture appelle l'ami de Dieu (2 Chroniques 20.7 ; Ésaïe 41.8 ; Jacques 2.23), reçoit un jour le Seigneur sous ses arbres. Il ne l'a pas convoqué : c'est le Seigneur qui vient. Abraham lui offre le repas, et se tient près de lui pendant qu'il mange (Genèse 18.1-8).

Remarquons ce qu'Abraham ne fait pas. Il ne demande rien. Pas une requête dans toute la scène. C'est le Seigneur qui parle le premier et annonce que Sara aura un fils. Combien de nos prières ressemblent à un monologue que nous adressons à Dieu, et non à une conversation où il aurait aussi son tour. Nous avons oublié que la prière, c'est surtout un temps où Dieu peut nous dire ce qu'Il a à nous dire. Nous parlons, nous réclamons, nous énumérons nos besoins, et nous ne lui laissons jamais le temps de nous répondre. La communion commence quand nous cessons de remplir tout le silence. Et combien se privent ainsi de l'aide que Dieu était pourtant prêt à leur apporter, simplement parce qu'ils n'ont jamais écouté ce qu'il voulait leur révéler.

Puis les visiteurs se lèvent, et le texte note un détail que l'on croirait sans portée : « *Abraham alla avec eux, pour les accompagner* » (Genèse 18.16). Il ne se résout pas à laisser partir cette présence. Il marche encore un peu avec les anges. C'est exactement à cet instant que tout bascule : « *Alors l'Éternel dit : Cacherai-je à Abraham ce que je vais faire ?* » (Genèse 18.17). L'intimité a ouvert le cœur de Dieu. Il ne peut pas garder pour lui ce qu'il prépare, parce que l'homme qui marche à côté de lui est son ami.

Retenons l'ordre des choses, car nous l'inversons presque toujours. Ce n'est pas l'intercession qui produit l'intimité. C'est l'intimité qui produit l'intercession. Le fardeau de prier pour Sodome n'est pas né dans la tête d'Abraham : il lui a été confié parce qu'il était resté attentif : « *Mais Abraham se*

tint encore en présence de l'Éternel » (Genèse 18.22). Il resta, et il plaïda, sans jamais prononcer le nom de Lot, parce qu'entre amis il n'est pas toujours nécessaire de tout dire.

Le résultat est consigné plus loin, et il vaut d'être lu lentement : *« Lorsque Dieu détruisit les villes de la plaine, il se souvint d'Abraham ; et il fit échapper Lot du milieu du désastre » (Genèse 19.29).* Le texte ne dit pas qu'il se souvint de Lot. Il dit qu'il se souvint d'Abraham.

« Mais quand tu pries, entre dans ta chambre, ferme ta porte, et prie ton Père qui est là dans le lieu secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra » (Matthieu 6.6).

Le mot grec traduit par chambre, *tameion*, ne désigne pas un salon. C'est la réserve, la pièce intérieure sans fenêtre où l'on gardait les provisions, la seule de la maison qui n'ouvrait pas sur la rue. Le Seigneur envoie donc prier dans le cellier. Ce qui compte n'est pas le décor, c'est qu'aucun regard n'y entre pour nous troubler.

Et ce qu'il faut demander dans ce lieu-là, il l'a dit : *« Cherchez premièrement le royaume et la justice de Dieu ; et toutes ces choses vous seront données par-dessus » (Matthieu 6.33).*

Pourquoi le reste s'ajoute-t-il ? Non parce que Dieu récompenserait un bon ordre de priorités, mais parce que Christ contient le reste : **Qui a Christ, a tout.**

David avait ramené sa vie à cette unique requête : *« Je demande à l'Éternel une chose, que je désire ardemment : je voudrais habiter toute ma vie dans la maison de l'Éternel, pour contempler la magnificence de l'Éternel et pour admirer son temple » (Psaume 27.4).* Une chose. Pas dix, pas même deux.

C'est aussi le choix de Marie de Béthanie, assise pendant que sa sœur s'affairait. Notons que Jésus ne reproche pas à Marthe de servir, ce qui serait injuste, mais de s'agiter pour beaucoup de choses qui ne sont pas essentielles : *« Une seule chose est nécessaire. Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée » (Luc 10.42).*

L'épître aux Hébreux nomme avec précision ce qui nous coupe de cette source, et elle distingue deux catégories : *« rejetons tout fardeau, et le péché qui nous enveloppe si facilement, et courons avec persévérance dans la carrière qui nous est ouverte » (Hébreux 12.1).*

Le péché, d'abord. Mais aussi tout fardeau, et le mot grec, *ogkos*, désigne une masse, un volume, l'excès de poids d'un coureur. Ce n'est pas une faute. C'est du superflu.

Voilà l'examen le plus utile que nous puissions faire, et il est plus gênant que l'examen des péchés. Le temps passé devant les écrans. Les lectures qui remplissent sans nourrir. Les divertissements sans mesure. Et jusqu'aux occupations parfaitement légitimes, celles de Marthe, qui ne sont mauvaises que parce qu'elles occupent la place du Roi des rois. Un coureur ne se dépouille pas seulement de ce qui est sale. Il se dépouille de ce qui n'est pas essentiel pour sa vie.

Kadesh, ou la sainteté reçue

Il reste à comprendre pourquoi Dieu a donné cette leçon dans un lieu qui portait le nom de la sainteté. Christ *« a été fait pour nous sagesse, justice et sanctification et rédemption » (1 Corinthiens 1.30).* Il est notre sanctification. Se tenir à Kadesh, c'est donc se tenir en lui et consommer sa vie de résurrection.

Nous voyons alors ce que Moïse a cru un instant, et ce que nous croyons plus souvent que nous ne l'avouons : que la sainteté s'obtient par un coup bien porté.

Un effort de plus, une discipline de plus, une résolution de plus, et le rocher finira par céder. Mais il ne cédera pas. La sainteté ne se conquiert pas à la verge, elle se boit au Rocher.

Quelle libération, si nous la recevons vraiment. Ce n'est pas notre sainteté qu'il nous faut produire, c'est la sienne qu'il nous faut recevoir, et c'est dans ce contact renouvelé qu'il « *illumine les yeux de notre cœur* » (*Éphésiens 1.18*), pour voir enfin ce qui était déjà vrai.

Et ce qui vaut pour un croyant vaut pour un corps entier : « *C'est de lui, et grâce à tous les liens de son assistance, que tout le corps, bien coordonné et formant un solide assemblage, tire son accroissement* » (*Éphésiens 4.16*). L'épuisement, les divisions, les querelles et la stérilité que nous constatons parmi nous ne viennent pas d'un manque de zèle ni d'un défaut d'organisation. Ils viennent d'un détachement, souvent très discret, d'avec la Source d'eau vive. **Une Église qui frappe le Rocher fera beaucoup de bruit et rendra très peu d'eau. Elle présentera une mauvaise image de Dieu**

Mais si rien ne vient ?

Une inquiétude demeure pourtant, et il serait malhonnête de fermer ce chapitre sans la nommer. Nous avons dit qu'il faut parler et non frapper. Mais que faire du matin où l'on parle et où rien ne vient ? Du mois entier où la prière semble tomber au sol ? De ces saisons où l'on fait exactement ce qui est écrit, et où l'on repart aussi sec qu'on était venu ?

Israël s'est posé la question, car il a marché longtemps après Kadesh. Et la réponse que Dieu lui a donnée n'était pas un nouveau procédé. C'était un fait, qu'il fallait apprendre à connaître : le Rocher ne restait pas directement derrière eux.

Il les suivait.

« Il vous affermira aussi jusqu'à la fin, pour que vous soyez irréprochables au jour de notre Seigneur Jésus-Christ. Dieu est fidèle, lui qui vous a appelés à la communion de son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur. »
1 Corinthiens 1.8-9



CHAPITRE IV

LE ROCHER EST LA SOURCE FIDÈLE

« Ce n'est jamais la source qui s'éloigne ; c'est nous qui quittons la rivière. »

Nous avons dit qu'il ne faut plus frapper, mais parler. Nous avons dit que le Rocher donne ses eaux de lui-même, et qu'un seul mot suffit. Il faut maintenant revenir sur l'objection que tout lecteur honnête porte en lui depuis quelques pages, et qu'il n'ose pas toujours formuler à voix haute.

Et le matin où je parle et où rien ne vient ? Le mois entier où la prière tombe au sol comme une pierre ? La saison où l'on fait exactement ce qui est écrit, où l'on invoque le nom, où l'on ouvre la Bible à l'heure dite, et où l'on repart aussi sec qu'on était venu ? Il ne sert à rien de faire semblant : la plupart des croyants qui abandonnent la communion quotidienne ne l'abandonnent pas par rébellion. Ils l'abandonnent parce qu'un jour ils ont conclu, en silence, que l'eau s'était retirée.

C'est à eux que ce chapitre est destiné. Et la réponse de l'Écriture n'est pas une méthode de plus. C'est un fait. Reprenons la phrase de Paul, et cette fois lisons-la jusqu'au bout : *« et qu'ils burent tous le même breuvage spirituel, car ils buvaient à un rocher spirituel qui les suivait, et ce rocher était Christ » (1 Corinthiens 10.4).*

Nous nous arrêtons d'ordinaire aux quatre derniers mots, qui sont magnifiques. Mais Paul a écrit autre chose avant, et ce détail est décisif. Le verbe qu'il emploie pour dire que ce rocher les suivait est une forme qui décrit une action continue, sans interruption ni retour en arrière. Non pas un rocher qui les rejoignit une fois, mais un rocher qui les suivait, jour après jour, campement après campement.

Les enfants d'Israël ont marché près de quarante ans. Ils ont levé le camp des dizaines de fois. Ils ont traversé des régions où rien ne pousse. Et pendant tout ce temps, selon l'apôtre, le Rocher se déplaçait avec eux. Nous nous représentons volontiers la scène autrement. Une pierre fendue au fond d'une vallée, un peuple qui boit, puis qui charge ses bêtes et s'en va, laissant derrière lui un filet d'eau qui ne coule pour personne. C'est exactement ce que Paul dit qui n'est pas arrivé.

Cette idée d'une source itinérante n'est pas une invention de Paul, et ses lecteurs juifs ne l'ont pas reçue comme une nouveauté. La tradition d'Israël rapporte que trois dons furent accordés au peuple pendant la traversée du désert, par trois conducteurs : la manne, la colonne de nuée, et le puits. Le Talmud attribue le puits au mérite de Marie, sœur de Moïse et d'Aaron (Taanit 9a). Et les sages appuyaient cette lecture sur un rapprochement que le texte biblique impose de lui-même.

Relisez la fin du chapitre précédent : *« C'est là que mourut Marie, et qu'elle fut enterrée » (Nombres 20.1).* Puis, immédiatement, au verset suivant : *« Il n'y avait point d'eau pour l'assemblée » (Nombres 20.2).* Marie meurt, et l'eau manque. Deux versets qui se touchent. Les rabbins en ont conclu que le puits avait accompagné Israël pendant quarante ans, et qu'il s'était retiré à la mort de celle par qui il avait été donné. Une tradition plus ancienne encore décrit ce puits comme une roche,

ronde, percée de trous, semblable à un crible ou à une ruche d'abeilles, roulant avec le camp (Tosefta Soukka 3.11).

Que Paul ait eu ou non ces textes en tête, ses lecteurs, eux, les connaissaient. Et voici ce qu'il fait : il ne conteste pas que quelque chose ait accompagné Israël. Il en donne le nom. Ce rocher qui suivait n'était ni un mérite humain, ni une pierre magique roulant dans le sable. C'était Christ.

Notons au passage la cohérence de l'image. Une roche percée comme une ruche : nous verrons plus loin que la Bible parle bel et bien du miel de ce rocher.

Un chapitre plus loin, Israël fait quelque chose d'inattendu, et le texte en a gardé la chanson : « *De là ils allèrent à Beer. C'est ce Beer, où l'Éternel dit à Moïse : Rassemble le peuple, et je leur donnerai de l'eau. Alors Israël chanta ce cantique : Monte, puits ! Chantez en son honneur !* » (Nombres 21.16-17). Ils chantent au puits. Ce peuple, dont nous n'avons retenu que les murmures, a eu au moins ce jour-là le réflexe juste : il a parlé à la source, et il lui a parlé en chantant. Ce n'est plus la contestation de Meriba, c'est un cantique. Et remarquez le verbe : monte. Ils ne demandent pas que l'eau soit créée, ils demandent qu'elle monte. Elle est en dessous, elle est déjà là, et ils l'appellent.

Il y a des matins où nous ferions mieux de chanter à la source que de nous plaindre de sa lenteur. Voici, en une phrase, la vérité que ce chapitre veut planter en vous. Israël a quitté la rivière. Ce n'est pas la rivière qui a quitté Israël.

Toute notre expérience de la sécheresse spirituelle se lit de travers tant que nous n'avons pas retourné cette phrase dans le bon sens. Nous disons : Dieu s'est éloigné. Nous disons : l'onction est partie. Nous disons : ce n'est plus comme avant. Et la plupart du temps, ce que nous décrivons est un déplacement qui n'a eu lieu que d'un seul côté.

Le Rocher a été frappé une fois, l'eau en coule depuis, et rien dans l'Écriture ne laisse entendre qu'elle n'ait jamais cessé de couler. Ce qui varie n'est pas le débit de la source. C'est la distance que nous avons mise, souvent sans le décider, souvent par simple usure.

Recreuser les vieux puits

La Genèse raconte une histoire de puits que l'on ne prêche pas souvent, et qui décrit avec exactitude ce qu'il y a à faire quand la source semble tarie.

Abraham avait creusé des puits. Après sa mort, les Philistins les avaient comblés, et le mot du texte est humiliant : ils les avaient comblés et remplis de poussière (Genèse 26.15). Ils n'ont pas détruit les puits, ce qui aurait demandé du travail. Ils ont simplement jeté de la terre dedans, ce qui n'en demande aucun. C'est ainsi que meurent la plupart des sources dans une vie chrétienne : personne ne les attaque, on laisse la poussière tomber et encombrer notre cœur.

Voici ce que fit le fils : « *Isaac creusa de nouveau les puits d'eau qu'on avait creusés du temps d'Abraham, son père, et qu'avaient comblés les Philistins après la mort d'Abraham ; et il leur donna les mêmes noms que son père leur avait donnés* » (Genèse 26.18).

Deux gestes, et ils comptent tous les deux. Il ne chercha pas ailleurs. Il aurait pu partir prospecter une vallée neuve, ce qui aurait fait de lui un homme d'initiative. Mais il revint aux emplacements connus, et il retira la terre. L'eau n'avait jamais cessé d'être en dessous.

Et il rendit aux puits leurs anciens noms. Il ne rebaptisa rien à son goût. Il tenait à ce que l'on sache que ce n'était pas sa découverte.

Voilà le vrai travail des saisons sèches, et il est moins glorieux qu'on ne l'espérait. Il ne s'agit pas de trouver une nouvelle méthode, un nouvel enseignement, un nouveau lieu. Il s'agit de retirer, seau après seau, la terre tombée sur ce que nous avions déjà. La prière du matin que nous avions autrefois. La lecture biblique qui nous nourrissait. L'habitude de chanter son nom en marchant. Rien de tout cela n'est mort. C'est enseveli, ce qui n'est pas la même chose.

Reste à comprendre comment un Rocher peut suivre un peuple entier, et aujourd'hui des millions de personnes à la fois, dans toutes les langues et sur tous les continents. La réponse tient encore à la résurrection, et le Seigneur l'a donnée lui-même, quelques jours avant de mourir : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé qui est tombé en terre ne meurt, il reste seul ; mais, s'il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (Jean 12.24).

« *Il reste seul.* » Voilà la limite de l'incarnation, et le Fils la nomme sans détour. Tant qu'il marchait en Galilée, il ne pouvait être qu'à un endroit. Ceux de Capernaüm l'avaient, ceux de Jéricho ne l'avaient pas. La femme a pu toucher sa frange parce qu'elle se trouvait sur son chemin ce jour-là, et pas un autre.

La mort du grain a levé cette limite. Depuis la résurrection, celui qui ne pouvait être qu'en un lieu est présent partout où quelqu'un l'invoque. C'est ce qu'il annonce à ses disciples la veille de sa mort : « *il demeure avec vous, et il sera en vous. Je ne vous laisserai pas orphelins, je viendrai à vous* » (Jean 14.17-18). Et c'est la dernière parole qu'il leur laisse avant de monter : « *je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde* » (Matthieu 28.20).

Josué avait reçu la même promesse au seuil du pays, et dans les mêmes termes : « *Tout lieu que foulera la plante de votre pied, je vous le donne* » (Josué 1.3), et un peu plus loin : « *je ne te délaisserai point, je ne t'abandonnerai point* » (Josué 1.5). Ce n'est pas le lieu qui est saint, c'est Celui qui nous accompagne. Là où vous poserez le pied demain matin, il sera présent, avec de quoi boire.

Dieu est toujours présent

Il existe dans la Genèse un homme qui a dormi la tête sur une pierre sans savoir sur quoi il dormait, et son réveil est le plus utile de toute la Bible pour qui traverse une saison sèche. Jacob fuit. Il a triché, il a menti à son père, son frère veut le tuer. Le soir tombe, il n'a rien, il prend une pierre pour oreiller et se couche. Rien dans sa journée n'a ressemblé à une visitation de Dieu. Puis il rêve d'une échelle, et il se réveille : « *Certainement, l'Éternel est en ce lieu, et moi, je ne le savais pas !* » (Genèse 28.16).

Retenons la seconde moitié de la phrase, car c'est là que tout se joue. « *Et moi, je ne le savais pas.* » Dieu n'est pas arrivé pendant la nuit. Il était là quand Jacob s'est couché, épuisé et coupable, sur une

Pierre du chemin. La seule chose qui manquait, ce n'était pas la présence, c'était la conscience de la présence.

Combien de nos nuits sèches sont exactement cela. Nous croyons décrire l'absence de Dieu, et nous ne décrivons que notre ignorance du moment. Jacob appellera cet endroit Béthel, maison de Dieu, et il dressera cette même pierre en monument (Genèse 28.18-19). La pierre sur laquelle il avait posé sa tête sans rien sentir devint le lieu qui porte le nom de la maison de Dieu.

Notre sentiment n'est donc pas un instrument de mesure fiable. Il indique notre état, jamais la présence de Dieu.

Agar, ou les yeux ouverts sur un puits. L'Écriture raconte la même chose une seconde fois, et de façon plus déchirante encore, parce qu'il s'agit cette fois d'un enfant qui va mourir. Agar erre dans le désert de Beer-Schéba. L'outre est vide. Elle dépose son fils sous un arbrisseau, s'éloigne d'une portée d'arc pour ne pas le voir mourir, s'assied et pleure (Genèse 21.15-16). Il n'y a rien de plus vide qu'une femme dans cette position. Puis vient une ligne d'une simplicité éblouissante : « *Et Dieu lui ouvrit les yeux, et elle vit un puits d'eau ; elle alla remplir d'eau l'outre, et donna à boire à l'enfant* » (Genèse 21.19).

Lisons cela lentement. Dieu ne creuse pas de puits. Il n'en fait pas jaillir un, il ne déplace pas la femme vers un autre lieu. Il lui ouvre les yeux. Le puits était là pendant qu'elle pleurait. Il était là pendant qu'elle s'éloignait de son fils. Il était là quand elle a cessé d'espérer.

Ce que Dieu a donné à Agar ce jour-là n'était pas de l'eau : c'était la vue. Nous appelons souvent absence de Dieu ce qui n'est qu'un défaut de vision. **Et la prière la plus juste, dans ces jours-là, n'est pas Seigneur, envoie de l'eau, mais Seigneur, ouvre-moi les yeux car l'eau est bien présente.**

La fente du rocher. Puisque le Rocher accompagne, il ne sert pas seulement à boire. Il abrite. Moïse avait demandé à voir la gloire de Dieu, et la réponse qu'il reçut contient un mot que nous n'avons pas encore relevé : « *Quand ma gloire passera, je te mettrai dans un creux du rocher, et je te couvrirai de ma main jusqu'à ce que j'aie passé* » (Exode 33.22).

Un creux dans le rocher, une fente. C'est l'unique endroit d'où un homme puisse voir passer la gloire sans mourir : à l'intérieur de la pierre. Non pas devant, non pas à côté. Dedans.

Le Cantique reprend cette image et en fait une demeure : « *Ma colombe, qui te tiens dans les fentes du rocher, qui te caches dans les parois escarpées, fais-moi voir ta figure, fais-moi entendre ta voix* » (Cantique 2.14). La colombe n'y est pas de passage. Elle y habite. Et c'est de cet abri que sa voix est écoutée.

Nous savons quand cette fente s'est ouverte pour de bon. Elle s'est ouverte au flanc d'un homme, sous une lance romaine, et il en est sorti du sang et de l'eau (Jean 19.34). Le Rocher n'a pas seulement rendu son eau lorsqu'il fut frappé : il s'est ouvert une demeure pour nous.

Voilà pourquoi les saisons de sécheresse ne sont pas des saisons de danger. On ne perd pas l'abri parce qu'on ne sent plus l'eau.

Il reste un aspect de ce Rocher que nous n'avons pas encore touché, et il change quelque chose à la vie ordinaire du croyant. On n'y boit pas seulement. On y mange : « *Il lui a fait sucer le miel du rocher, l'huile du rocher le plus dur* » (Deutéronome 32.13).

« *Je le nourrirais du meilleur froment, et je le rassasierais du miel du rocher* » (Psaume 81.17).

Du miel dans une pierre. L'image est déconcertante et elle est voulue. Ce qu'il y a de plus dur au monde, contient ce qu'il y a de plus doux. Et il faut que la roche soit fendue pour qu'on y accède. Les bergers d'autrefois avaient, dit-on, un usage qui éclaire cela mieux qu'un traité. Quand une brebis tombait malade et ne mangeait plus, le berger prenait du miel, en enduisait un bloc de calcaire, puis appelait la bête. Attirée par l'odeur, elle se mettait à lécher. Et en léchant le miel, elle léchait la pierre. Ce qui la remettait sur pied n'était pas le miel, qu'elle aimait, mais le calcaire qu'elle absorbait sans y penser.

Que celui qui enseigne y réfléchisse. Notre travail n'est pas de fabriquer de la douceur pour elle-même, ni d'attirer les gens par ce qui leur plaît en le laissant sans substance. **Notre travail est de mettre le miel au bon endroit, c'est-à-dire sur Christ.** Les brebis viendront pour la douceur, elles repartiront avec le Rocher.

Et pour nous-mêmes, la conséquence est immédiate : « *Sentez et voyez combien l'Éternel est bon !* » (Psaume 34.9). Le psalmiste ne dit pas : comprenez combien l'Éternel est bon. Il dit : goûtez. Il existe une manière de connaître Dieu qui passe par le palais plutôt que par la tête, et c'est celle que l'Écriture recommande. Un enfant qui a mis le doigt dans le miel n'a pas besoin qu'on lui démontre qu'il est sucré. Une longue étude peut laisser nos cœurs secs, mais une seule bouchée peut nous nourrir.

Il faut ici une précision, toutes les sécheresses ne sont pas spirituelles. Certaines sont physiques, et le Ciel les traite comme telles. Prenez le plus grand prophète de son siècle, le jour d'après sa plus grande victoire. Élie s'assoit sous un genêt, demande à mourir, et s'endort : « *Et voici, un ange le toucha, et lui dit : Lève-toi, mange* » (1 Rois 19.5).

Regardons ce que Dieu fait, et surtout ce qu'il ne fait pas. Il n'envoie pas de reproche. Il ne demande pas de repentance. Il ne rappelle pas au prophète les prodiges du Carmel ni les devoirs de sa charge. Il envoie du pain cuit sur des pierres chaudes, une cruche d'eau, et il le laisse se rendormir. Puis il recommence : « *L'ange de l'Éternel vint une seconde fois, le toucha, et dit : Lève-toi, mange, car le chemin est trop long pour toi* » (1 Rois 19.7).

Deux repas et deux sommeils avant la moindre parole. La conversation viendra plus tard, dans la caverne, et elle sera d'une infinie douceur.

Retenons ce diagnostic, car nous nous accusons souvent à tort. Un homme qui ne sent plus rien n'est pas nécessairement un homme qui a péché. Il est parfois un homme qui n'a pas dormi depuis trois semaines. Le Rocher est toujours là, et il sait très bien à quoi il a affaire. Notons enfin que l'ange le toucha, deux fois, et que ce fut là le point de contact de ce jour-là : non pas une main tendue par le prophète, mais, encore une fois, une main posée sur un homme à bout.

L'ombre du grand rocher

Ésaïe, décrivant le règne du roi juste, cherche une comparaison pour ce que sera un homme sous ce règne, et il la prend dans le désert : « *Comme des courants d'eau dans un lieu desséché, comme l'ombre d'un grand rocher dans une terre altérée* » (Ésaïe 32.2).

Ceux qui n'ont jamais marché en plein soleil ne mesurent pas cette image. Dans le désert, l'ombre d'un rocher n'est pas un agrément, c'est la différence entre continuer et s'écrouler. Elle ne supprime pas la chaleur alentour. Elle donne un endroit où s'abriter.

C'est très exactement ce que la présence du Christ fait dans une vie difficile. Elle ne fait pas disparaître le désert. Elle fournit, à l'intérieur du désert, un lieu où l'on ne cuit plus. Et cette ombre vous suit, parce que ce Rocher se déplace.

La vallée de Baca

Les pèlerins qui montaient à Jérusalem traversaient une vallée dont le nom, en hébreu, évoque les larmes autant qu'un arbre du désert. Le psalmiste en a fait une phrase que nous devrions retenir par cœur : « *Lorsqu'ils traversent la vallée de Baca, ils la transforment en un lieu plein de sources, et la pluie la couvre aussi de bénédictions* » (Psaume 84.7).

Notez qui transforme quoi. Ce ne sont pas les sources qui rendent la vallée traversable ; ce sont les marcheurs qui, en la traversant, la remplissent de sources. Ils n'ont pas attendu que le paysage change pour se mettre en route. Ils sont passés, et le passage a fait la source.

Il y a là une loi de la vie spirituelle que l'on n'apprend nulle part ailleurs que dans la vallée elle-même. Les endroits secs de notre vie ne deviennent pas fertiles avant qu'on les traverse. **Ils le deviennent parce qu'on les traverse, avec Christ qui marche à côté.**

Tirons les conséquences pratiques, car elles sont considérables. D'abord, « la vallée de Baca » nous guérit de la nostalgie. Beaucoup de croyants vivent tournés vers un lieu ou une époque : la conférence où tout avait basculé, l'église d'autrefois, l'année où l'on priait si bien. Cette nostalgie est un poison lent, parce qu'elle place la source derrière nous. Le Rocher n'est pas resté au campement précédent. Il est ici, dans la cuisine, ce lundi matin.

Ensuite, elle nous guérit de mesurer les choses spirituelles par nos sensations et émotions. Nous avons vu Jacob dormir sur la pierre sans rien savoir. Nous avons vu Élie ne rien sentir sinon la fatigue. La question à se poser n'est donc jamais : est-ce que je ressens quelque chose ? l'émotion ne vient parfois que plusieurs jours plus tard ; il n'y a là aucun retard, il n'y a là rien d'anormal.

Enfin, elle nous réconcilie avec nos matins : « *Les bontés de l'Éternel ne sont pas épuisées, ses compassions ne sont pas à leur terme ; elles se renouvellent chaque matin* » (Lamentations 3.22-23). L'homme qui a écrit cela regardait une ville en cendres. Il n'était pas dans un jour d'enthousiasme. Il énonçait un fait, et un fait n'a pas besoin de notre humeur pour être vrai.

Le Rocher suit. L'eau est là. Ce sont les deux seules choses dont vous avez besoin d'être certain quand vous ne sentez rien.

Il fallait bien que quelqu'un finisse par dire à voix haute ce que toutes ces sources annonçaient. Il l'a fait un jour précis, et le choix du jour est un sermon à lui seul.

Chaque année, pendant la fête des Tabernacles, Israël commémorait la traversée du désert. La Mishna décrit le rite : chaque matin de la fête, un prêtre descendait puiser de l'eau à la source de Siloé, remontait au son des trompettes et la versait sur l'autel, en mémoire de l'eau donnée au désert et en demande de la pluie à venir (Soukka 4.9). Pendant sept jours, tout un peuple regardait couler de l'eau et se souvenait du Rocher.

C'est à ce moment-là, dans ce décor, que le Seigneur s'est levé : « *Le dernier jour, le grand jour de la fête, Jésus, se tenant debout, s'écria : Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive* » (Jean 7.37).

« *Debout, et il cria.* » Ce n'est pas la manière habituelle de ce Maître qui enseignait souvent assis. Devant un peuple occupé à célébrer une eau ancienne, il annonce que la source est présente et qu'elle a un visage. Jean prend d'ailleurs soin de préciser de quoi il parlait : « *Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié* » (Jean 7.39). L'invitation fut lancée ce jour-là. Elle ne put être honorée qu'après le tombeau.

Le même Seigneur avait déjà tenu ce langage à une femme, seule, près d'un vieux puits. Elle lui avait fait remarquer qu'il n'avait rien pour puiser et que le puits était profond (Jean 4.11), ce qui est l'objection de tout homme raisonnable devant la vie spirituelle : c'est trop loin, et je n'ai pas l'outil. Il lui répondit en lui promettant une source cachée en elle-même, et nous reviendrons sur cet entretien au dernier chapitre, car il contient plus qu'on ne croit. Retenons seulement ceci : le puits de Jacob demandait une corde. Celui que Christ donne ne demande rien, parce qu'il n'est pas au fond du champ, mais au fond de la personne.

Et cette femme fit, sans le savoir, le même geste que l'aveugle de Jéricho. Elle « *laissa sa cruche* » (Jean 4.28) et partit vers la ville. On abandonne son récipient quand on a trouvé une source qui ne se transporte plus.

Une question demeure pourtant, nous avons vu le Rocher frappé, puis le Rocher à qui l'on parle, puis le Rocher qui accompagne. Nous savons que l'eau qui en coule est la vie du Ressuscité. Mais d'où cette vie procède-t-elle, et vers quoi nous emporte-t-elle ?

Jean a vu la réponse, tout à la fin, et elle n'est pas un lieu mais une communion : « *Et il me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau* » (Apocalypse 22.1).

Le fleuve a une source, et cette source est un trône occupé par deux personnes qui n'en font qu'une. C'est là que nous allons maintenant.

« Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin. »
Genèse 2.10



CHAPITRE V

SOURCE ET FONTAINE DE NOTRE VIE

*« Le Père est la source, le Fils est la fontaine, l'Esprit est le fleuve :
une seule vie, donnée sans mesure. »*

Où en sommes-nous ? Nous avons vu qu'il existe un point de contact, et que Dieu l'a désigné lui-même. Nous avons vu ce qui sort de Christ quand la foi le touche, et que cette force est la puissance de sa résurrection. Nous avons appris, à Kadesh, qu'on ne frappe pas le Rocher mais qu'on lui parle. Nous avons découvert enfin que ce Rocher ne reste pas en arrière : il nous accompagne chaque instant de nos vies.

Reste la question de la source. D'où vient cette eau, et vers quoi nous emporte-t-elle ? Il faut maintenant lever les yeux vers l'architecture divine elle-même, non par curiosité spéculative, mais parce qu'un homme qui sait d'où vient l'eau, la boit autrement.

Avant tout raisonnement, il y a une scène. Et il n'est pas indifférent qu'elle se passe dans l'eau : *« Dès que Jésus eut été baptisé, il sortit de l'eau. Et voici, les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici, une voix fit entendre des cieux ces paroles : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection »* (Matthieu 3.16-17).

Regardons bien la disposition. Le Fils est dans le Jourdain, debout dans le courant. L'Esprit descend et repose sur lui. Le Père parle d'en haut. Les trois sont là en même temps, et le lecteur ne peut ni les confondre ni les séparer. C'est la seule fois dans les Évangiles où la chose est ainsi donnée à voir et à entendre d'un seul coup. Et Dieu a choisi, pour la montrer, non pas le temple, non pas le sommet d'une montagne, mais un homme baptisé et mouillé au milieu d'une rivière.

Retenons-le pour tout ce chapitre. La vie divine ne nous a pas été révélée comme un théorème. Elle nous a été montrée sous la forme d'une colombe qui descend du ciel sur un homme debout dans un fleuve. Le Seigneur ressuscité donnera plus tard un ordre où les trois sont nommés ensemble, et sa grammaire mérite qu'on s'y arrête : *« Allez, faites de toutes les nations des disciples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit »* (Matthieu 28.19).

Trois sont nommés. Mais le mot « nom » est au singulier. Il n'a pas dit : aux noms. Trois personnes distinctes, un seul nom, ce qui est précisément ce que la foi chrétienne confesse et que nos schémas humains n'arrivent jamais à représenter sans trahir l'un des deux termes.

Israël répétait chaque jour : *« Écoute, Israël ! l'Éternel, notre Dieu, est le seul Éternel »* (Deutéronome 6.4). Le mot hébreu qui dit cette unité est *echad*, et c'est le même mot qui décrit ailleurs l'homme et la femme devenant *« une seule chair »* (Genèse 2.24).

Ce n'est pas l'unité arithmétique d'un caillou isolé : c'est une unité qui n'exclut pas la relation. Ne bâtissons pas une doctrine sur un seul mot, l'Écriture ne le demande pas. Mais notons que la langue de l'Ancien Testament n'a jamais interdit ce que le Nouveau allait révéler. Nous ne cherchons donc pas à expliquer Dieu. **Nous cherchons à savoir par où sa vie nous parvient.**

Le Père : la vie en lui-même

« Car, comme le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir la vie en lui-même » (Jean 5.26).

Peu de versets contiennent autant. Le Père possède la vie en lui-même : elle n'est pas reçue, pas dérivée, pas entretenue par autre chose. Il ne la tient de personne, parce qu'il n'y avait personne. Et cette vie, il l'a donnée au Fils, non pas comme on prête une lampe, mais de telle manière que le Fils l'ait, lui aussi, en lui-même. Le don ne fait pas du Fils un réservoir dépendant. Il en fait une seconde source.

Voilà pourquoi le Père reste, en lui-même, hors de notre atteinte : *« qui seul possède l'immortalité, qui habite une lumière inaccessible, que nul homme n'a vu ni ne peut voir » (1 Timothée 6.16).* Ce n'est pas une distance de froideur, c'est une différence de nature. Une source profonde ne se visite pas ; on boit ce qu'elle envoie.

Le Fils dans le sein du Père

Comment cette vie cachée devient-elle visible ? Par une seule Personne : *« Personne n'a jamais vu Dieu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître » (Jean 1.18).*

Dans le sein du Père. Le mot grec, *kolpos*, désigne le creux de la poitrine, l'endroit où l'on tient un enfant, l'endroit où se penche celui qui est aimé. Le Fils n'est pas placé devant le Père comme un délégué devant son mandataire. Il est contre lui.

Le même évangéliste emploie exactement le même mot pour se décrire lui-même à table, le soir de la Cène : *« Un des disciples, celui que Jésus aimait, était couché sur le sein de Jésus » (Jean 13.23).* Le Fils est dans le sein du Père ; le disciple est dans le sein du Fils.

Voilà ce que Dieu fait de nous. Il ne nous accorde pas une audience, il nous passe sa propre intimité. C'est pourquoi tout est en Christ, et rien ailleurs : *« en lui habite corporellement toute la plénitude de la divinité » (Colossiens 2.9).* Corporellement, c'est-à-dire dans un homme que l'on pouvait toucher, et dont nous avons vu au premier chapitre que même le bord du vêtement suffisait. Le Fils est le jaillissement de la source cachée. En lui, l'eau enfouie au cœur du Rocher paraît au jour.

L'Esprit : le fleuve

Reste le trajet. Car une source, même jaillissante, ne sert de rien, si rien ne l'amène jusqu'à nous : *« Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui croit en moi, des fleuves d'eau vive couleront de son sein, comme dit l'Écriture » (Jean 7.37-38).*

Nous avons vu la précision que Jean ajoute aussitôt, et elle vaut d'être répétée ici parce qu'elle commande tout : « *Il dit cela de l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui ; car l'Esprit n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié* » (Jean 7.39). Le fleuve part du tombeau vide.

Et remarquons que l'Esprit ne travaille jamais pour son propre compte : « *Il me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera* » (Jean 16.14). L'Esprit ne fabrique rien de neuf. Il prend ce qui est au Fils et nous l'apporte. Un fleuve ne produit pas d'eau, il le transporte.

Paul emploie d'ailleurs les deux expressions dans un même souffle : « *si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient point* » (Romains 8.9). L'Esprit de Dieu et l'Esprit de Christ ne sont pas deux courants concurrents. C'est le même fleuve, nommé tantôt par sa source, tantôt par son lit.

Et ce fleuve porte un nom qui dit sa fonction : « *la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort* » (Romains 8.2). Une loi contre une loi. Nous avons vu, au chapitre du canal obstrué, que Dieu a placé toute chose sous une loi. En voici la formule la plus haute : ce qui nous libère n'est pas un effort dressé contre la pesanteur, c'est une vie plus forte qui coule.

Paul a résumé cette architecture d'un trait, et il faut lire la phrase mot à mot pour en voir le dessin : « *car par lui nous avons les uns et les autres accès auprès du Père, dans un même Esprit* » (Éphésiens 2.18).

Par lui, le Fils : c'est le chemin. Auprès du Père : c'est la destination. Dans un même Esprit : c'est l'élément où l'on se déplace, comme le poisson dans l'eau. Trois prépositions, et tout le circuit de la vie chrétienne y tient. La même épître le déploie dès son ouverture, et l'organisation du texte est trop régulière pour être un hasard. Le Père choisit, prédestine, adopte, et le passage se referme sur ces mots : « *à la louange de la gloire de sa grâce* » (Éphésiens 1.6). Puis vient le Fils, en qui nous avons la rédemption et l'héritage, et le passage se referme de nouveau : « *à la louange de sa gloire* » (Éphésiens 1.12). Puis vient l'Esprit, dont nous sommes scellés et qui est le gage de l'héritage, et le même principe revient une troisième fois (Éphésiens 1.14).

Trois mouvements, trois refrains identiques. Paul chante le même cantique trois fois, et il n'en change pas un mot selon la Personne dont il parle. Ces trois mouvements ne sont pas successifs dans le temps. Ils sont simultanés. À chaque instant de votre prière, aujourd'hui, vous recevez du Père, par le Fils, dans l'Esprit.

Une conversation près d'un puits

Il est frappant que le Seigneur n'ait pas enseigné cela dans une synagogue, mais à une femme seule, à midi, appuyée contre un puits. Nous l'avons croisée au chapitre précédent ; revenons-y, car cette page contient l'exposé le plus complet qu'il ait donné du sujet.

Il commence par mendier : « *Donne-moi à boire* » (Jean 4.7). La Source demande à boire. Celui qui allait promettre un fleuve intérieur ouvre l'entretien en tendant la main, parce que c'est ainsi que

Dieu s'approche de nous : il demande avant de donner, pour que nous puissions donner quelque chose.

Jean note l'heure : « *C'était environ la sixième heure* » (Jean 4.6). Le même évangéliste emploiera exactement la même indication pour un autre moment : « *C'était la préparation de la Pâque, et environ la sixième heure* » (Jean 19.14), au seuil de la crucifixion. À la sixième heure, un homme fatigué demande à boire près d'un puits. À la sixième heure, le même homme sera livré, et de son côté ouvert sortiront du sang et de l'eau.

Puis vient l'échange décisif : « *Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! tu lui aurais toi-même demandé à boire, et il t'aurait donné de l'eau vive* » (Jean 4.10). Deux ignorances, et elles sont les nôtres. Nous ne savons pas ce qui est offert, et nous ne savons pas qui l'offre. **Le reste de la vie chrétienne consiste à réparer ces deux ignorances.**

Et l'eau promise ne restera pas au-dehors : « *l'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source d'eau qui jaillira jusque dans la vie éternelle* » (Jean 4.14). Le verbe grec du jaillissement, *ballomenou*, est celui qu'on emploie pour un bond, un saut. Ce n'est pas une nappe qui affleure. C'est quelque chose qui saute.

Enfin, en quelques versets, tout est nommé. Le Père : « *les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car ce sont là les adorateurs que le Père demande* » (Jean 4.23). L'Esprit : « *Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité* » (Jean 4.24). Et le Fils, sans détour : « *Je le suis, moi qui te parle* » (Jean 4.26).

Le Père cherche des adorateurs, l'Esprit est l'élément par lequel on l'adore, et le Fils se tient là, assis sur le rebord. Toute l'architecture divine, exposée à une femme qui était venue chercher de l'eau et qui repartira sans sa cruche.

Le pain du matin

Il faut ajouter ici une note que nous n'avons pas encore donnée, parce qu'on ne vit pas seulement de ce qu'on boit.

Au désert, Dieu n'a pas seulement fait couler l'eau du Rocher. Il a fait tomber le pain : « *Elle ressemblait à de la graine de coriandre ; elle était blanche, et avait le goût d'un gâteau au miel* » (Exode 16.31). Voilà de nouveau ce goût de miel que nous avons rencontré sur la pierre. La même douceur, sous deux formes.

Or cette manne obéissait à une règle stricte, et elle nous concerne directement. Il fallait la ramasser chaque matin, et ce que l'on gardait pour le lendemain se corrompait : « *il s'y mit des vers, et cela devint infect* » (Exode 16.20). Aucun homme ne pouvait vivre trois jours sur la récolte du lundi. Nous voudrions pourtant tous procéder ainsi. Une conversion mémorable, une retraite bouleversante, une année où Dieu parlait, et sur cette réserve nous espérons traverser une décennie. Cela est impossible. Ce qui a été ramassé hier a nourri hier. Le Seigneur ne rationne pas : il refuse simplement de laisser sa nourriture devenir une provision qui nous dispenserait de venir à lui.

Et le Seigneur, commentant cette histoire, a corrigé sur un point ceux qui l'écoutaient : « *Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel, mais mon Père vous donne le vrai pain du ciel* » (Jean 6.32). Notez les temps. Moïse a donné, au passé. Le Père donne, au présent, maintenant, pendant que vous lisez. Puis il ajoute la clef de toute la page : « *C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien. Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie* » (Jean 6.63).

Nous retrouvons donc la même architecture jusque dans la nourriture. Le Père donne, le Fils est le pain, l'Esprit vivifie. Cette vie n'entre pas en nous comme une atmosphère ou une impression agréable à l'écoute d'un chant. Elle entre à un endroit précis.

Nous l'avons vu au premier chapitre : notre esprit est la partie la plus profonde de notre être, distincte de l'âme avec ses pensées et ses émotions. C'est là que l'Esprit « *rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu* » (Romains 8.16). C'est là que Dieu s'est choisi une demeure. Cela entraîne une conséquence pratique que beaucoup n'ont jamais comprise. Nous prions le plus souvent depuis notre âme : depuis nos analyses, nos états intérieurs, nos inquiétudes du matin, nos raisonnements. Prier depuis l'âme, c'est parler dans le vestibule. Prier depuis l'esprit, c'est entrer dans la pièce où l'hôte se tient déjà.

Une image aidera. Dans une maison, plusieurs lampes peuvent être éloignées les unes des autres, séparées par des murs, placées à des étages différents. Elles n'ont aucun contact entre elles. Pourtant, dès qu'elles sont branchées, elles sont unies par le même courant, et elles le sont aussi bien avec une lampe allumée à l'autre bout du monde ; ainsi que tous ceux qui vivent dans cette communion. Leur unité n'est pas une affaire d'organisation ni de convergence d'opinions. Elle est un courant.

Le fleuve du trône

Il reste à voir où va ce fleuve, car Jean en a contemplé l'embouchure : « *Et il me montra un fleuve d'eau de la vie, limpide comme du cristal, qui sortait du trône de Dieu et de l'agneau* » (Apocalypse 22.1).

Un fleuve, une source, et cette source est un trône. Notons que le trône est unique alors que deux sont nommés, et que le texte grec poursuit avec des pronoms au singulier : ses serviteurs le serviront, ils verront sa face (Apocalypse 22.3-4). La grammaire elle-même refuse de séparer ce que la vision montre ensemble.

Toute la chaîne se referme ici. Le Rocher frappé à Horeb, le Rocher auquel on parle à Kadesh, le Rocher qui suivait Israël dans le désert, la source promise près du puits de Sychar, les fleuves annoncés le dernier jour de la fête : c'est la même eau, aux différents âges d'une seule histoire, parvenue à sa destination.

Et l'histoire revient à son point de départ, en mieux : « *Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin* » (Genèse 2.10), et Dieu avait placé l'homme devant deux arbres. Dans la Jérusalem nouvelle, l'arbre de vie reparaît, non plus gardé par des chérubins à l'épée flamboyante, mais planté « *de chaque côté du fleuve* », donnant son fruit chaque mois, et ses feuilles servant « *à la guérison des nations* »

(Apocalypse 22.2). Ce que l'homme avait perdu en tendant la main vers le mauvais arbre lui est rendu à découvert.

Trois détails de cette page valent d'être médités lentement.

« *Il n'y aura plus d'anathème* » (Apocalypse 22.3). Ce canal, que la repentance doit absolument maintenir libre, aujourd'hui dans nos vies, sera alors ouvert sans plus rien pour l'obstruer. Plus une pierre dans le lit du fleuve.

« *Ils verront sa face* » (Apocalypse 22.4). C'est la réponse au cri que nous avons entendu dès le premier chapitre : je cherche ta face, ô Éternel. Ce que nous cherchons dans la prière, nous le posséderons dans la mesure où Christ ouvre les yeux de notre cœur.

« *Son nom sera sur leurs fronts* » (Apocalypse 22.4). Souvenons-nous du fil bleu cousu au bas d'un vêtement, ce rappel extérieur qu'un Israélite regardait pour se souvenir. Cette femme, dans la foule, en a saisi le bord du bout des doigts. Un jour, ce ne sera plus une frange à toucher : ce sera un nom porté sur le visage.

Une dernière chose, nous avons parlé de communion comme si le mot allait de soi. Écoutons comment Jean le définit : « *notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus-Christ* » (1 Jean 1.3). Non pas une communion au sujet de Dieu, entre gens qui parlent bien de lui. Mais une communion avec lui : une union.

Et le Seigneur, la veille de sa mort, a demandé quelque chose de plus vertigineux encore : « *afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et comme je suis en toi, afin qu'eux aussi soient un en nous* » (Jean 17.21). Le petit mot comme porte tout le poids. La communion à laquelle nous sommes admis n'est pas une imitation lointaine de celle du Père et du Fils. **C'est la leur, dans laquelle on nous fait entrer par une grâce extraordinaire.**

Voilà pourquoi Pierre ose écrire que nous sommes appelés à devenir « *participants de la nature divine* » (2 Pierre 1.4). Non pas des dieux, ce que l'Écriture ne dit jamais, mais des vivants qui portent en eux une nouvelle vie qui n'est pas de ce monde.

Le fleuve se termine d'ailleurs par une invitation, et c'est l'Esprit qui la lance avec l'Épouse d'une seule voix : « *Et l'Esprit et l'épouse disent : Viens* » (Apocalypse 22.17). Puis, quelques mots plus loin, la porte reste grande ouverte pour quiconque : que celui qui a soif vienne, et qu'il prenne de l'eau de la vie, gratuitement. Tout ce que nous avons vu dans ces lignes tient dans cette phrase.

Le Père est la source, cachée dans une lumière que nul ne peut approcher. Le Fils est la fontaine, où cette vie a paru au jour, et qui fut frappée une fois pour l'ouvrir. L'Esprit est le fleuve, qui l'apporte jusque dans la pièce où vous vous tenez.

Il ne vous reste qu'à tendre la main, et à lui parler de tout votre cœur. Tout le reste est déjà accompli, Christ vous y fera entrer avec une profonde joie.

CONCLUSION

*« Ce que nous touchons aujourd'hui dans la foi,
nous le verrons un jour face à face. »*

Avant de refermer, une précision d'honnêteté. Ces pages n'ont traité qu'une seule dimension de la communion : celle qui se vit dans la prière.

La communion avec Dieu, dans sa plénitude, ne s'y réduit pas. Elle se nourrit aussi de la lecture et de la méditation des Écritures, et de la fréquentation d'ouvrages sérieux qui approfondissent notre connaissance de Dieu. Ces deux choses ne se remplacent pas l'une l'autre. La prière sans la Parole devient un sentiment sans fondement. La Parole sans la prière devient une connaissance sans vie. C'est leur exercice conjoint qui forme une communion entière.

L'image qui résume tout

Une seule image tient l'ensemble de ce livre, c'est celle du courant. La vie du Père, exprimée dans le Fils, communiquée par l'Esprit, est un flux continu qui cherche à s'écouler : *« des fleuves d'eau vive couleront de son sein » (Jean 7.38).*

Ce flux suppose un canal ouvert, et le canal s'ouvre par une vie de prière simple, fréquente et interactive.

Simple, parce que ce n'est pas une technique mais une relation. Fréquente, parce que les trois impératifs de Matthieu 7.7 ne se conjuguent pas à l'occasionnel. Interactive, parce que la prière n'est pas un monologue adressé à un absent, mais un échange avec le Père qui voit dans le secret (Matthieu 6.6), avec le Fils qui intercède en notre faveur (Romains 8.34), et avec l'Esprit qui intercède en nous par des soupirs inexprimables (Romains 8.26).

Et cet écoulement suppose enfin un renoncement : *« Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il se charge chaque jour de sa croix, et qu'il me suive » (Luc 9.23).*

Ce renoncement n'est pas une mortification légaliste. C'est la liberté de n'être plus le centre de sa propre vie. Tant que le « moi » occupe le trône, la vie de Christ ne peut se manifester. Mais quand nous acceptons de descendre, un échange se produit : *« ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi » (Galates 2.20).*

Un homme, dans l'Évangile, a dû faire exactement cela. Zachée voulait voir Jésus, mais la foule faisait écran. Alors il est monté sur un sycomore (Luc 19.4). De là-haut, il voyait tout sans être vu : il pouvait observer le Seigneur sans avoir à le rencontrer et à s'engager.

Ne croyons pas qu'il faille être publicain pour se percher ainsi. La doctrine bien comprise, les réunions fidèlement suivies, l'expérience chrétienne de plusieurs décennies : autant de branches solides d'où l'on suit ce que Dieu fait, en surplomb, sans qu'il nous atteigne.

Et le Seigneur s'arrête sous l'arbre : « *Zachée, hâte-toi de descendre ; car il faut que je demeure aujourd'hui dans ta maison* » (Luc 19.5).

Descends. Non pas monte plus haut. Il ne demande jamais une ascension supplémentaire par nos propres forces : il demande que l'on quitte le poste d'observation et que l'on se retrouve à sa hauteur à lui. Et le mot rendu par demeurer est celui-là même de « *demeurez en moi* » (Jean 15.4). Il ne demande pas à passer : il demande à rester, et chez nous ; dans la pièce où l'on travaille, dans celle où l'on est seul le soir, dans notre cadre de vie.

Tant qu'il reste dans la rue et nous dans l'arbre, il n'y a pas d'intérêt pour Christ. Il n'y a pas de communion avec lui.

Et si je n'y arrive pas ?

Vous avez lu presque soixante-quinze pages. Vous savez maintenant qu'il faut toucher, parler, revenir, boire avant d'avoir soif, garder le canal libre par une repentance sérieuse. Et il se peut fort bien que vous éprouviez maintenant surtout de la fatigue et du découragement, en pensant à tout ce que cela vous demandera.

Si c'est le cas, alors il faut lire ce qui suit lentement, parce que rien de tout cela ne repose sur vous : « *car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir* » (Philippiens 2.13). Pesez la portée de cette phrase. Dieu ne produit pas seulement le faire : il produit aussi le vouloir. Il ne se contente pas de vous fournir la force d'exécuter un désir que vous auriez dû trouver tout seul. Il crée le désir lui-même. L'envie de prier ce matin, si vous l'avez eue, n'est pas venue de vous. Elle a été mise là.

Cela change tout dans la manière de se juger. Nous nous condamnons volontiers en constatant que nous ne voulons pas assez. Mais si le vouloir est aussi un don, alors le manque de désir n'est pas un motif de nous exclure : c'est le premier objet de notre demande. On peut demander à Dieu l'envie de le chercher, et c'est même la prière la plus honnête dont un cœur froid soit capable.

Dieu s'y est d'ailleurs engagé bien avant l'Évangile, et il l'a dit en propres termes par la bouche d'un prophète, à un peuple qui n'avait plus rien pour lui : « *Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon esprit en vous, et je ferai en sorte que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois* » (Ézéchiel 36.26-27).

Relisez la fin. Je ferai en sorte que vous suiviez. Ce n'est pas : je vous donnerai des règles et je verrai bien ce que vous en faites. C'est Dieu qui prend sur lui l'exécution. Il donne le commandement, puis il se charge lui-même de l'accomplissement dans nos membres.

Voilà pourquoi l'apôtre pouvait écrire à des chrétiens très ordinaires, en difficulté sur bien des points : « *celui qui a commencé en vous cette bonne œuvre la rendra parfaite pour le jour de Jésus-Christ* » (Philippiens 1.6). Celui qui a commencé. Pas vous. Et il ajoute ailleurs, plus brièvement encore : « *Celui qui vous a appelés est fidèle, et c'est lui qui le fera* » (1 Thessaloniens 5.24).

L'épître aux Hébreux se referme sur la même certitude, et elle la relie à la résurrection, ce qui n'est pas un hasard dans un livre comme celui-ci : « *Que le Dieu de paix, qui a ramené d'entre les morts le grand pasteur des brebis, par le sang d'une alliance éternelle, notre Seigneur Jésus, vous rende capables de toute bonne œuvre pour l'accomplissement de sa volonté, et fasse en vous ce qui lui est agréable* » (Hébreux 13.20-21).

« *Fasse en vous.* » La même puissance qui a relevé le Berger d'entre les morts travaille dans les gens qui lisent ces lignes. Une seule condition est posée, et elle n'est pas une performance : « *Vous me chercherez, et vous me trouverez, si vous me cherchez de tout votre cœur* » (Jérémie 29.13).

Dieu ne demande pas un cœur parfait. Il demande un cœur entier, ce qui est très différent. Un cœur entier peut être faible, distrait, lent, souvent découragé : il est entier dès lors qu'il n'a pas gardé une pièce fermée à clef.

Et cette recherche elle-même, remarquons-le, n'est pas notre initiative. Osée l'exprime par un verbe de chasse : « *Connaissions, cherchons à connaître l'Éternel* » (Osée 6.3), et le mot hébreu *radaf* signifie poursuivre, traquer, courir après sans s'arrêter. Mais la suite immédiate du verset renverse la perspective : « *sa venue est aussi certaine que celle de l'aurore. Il viendra pour nous comme la pluie, comme la pluie du printemps qui arrose la terre.* »

Nous poursuivons quelqu'un qui vient déjà vers nous. L'impulsion qui nous pousse à chercher Dieu vient de Dieu, et tout le temps que dure notre course, nous sommes déjà dans sa main.

L'aigle qui remue le nid

Il reste à dire un mot pour ceux que Dieu est en train de secouer, car il y en aura parmi les lecteurs de ce livre. Moïse, dans son cantique, a comparé la manière de Dieu à celle d'un rapace avec ses petits : « *Pareil à l'aigle qui éveille sa couvée, voltige sur ses petits, déploie ses ailes, les prend, les porte sur ses plumes* » (Deutéronome 32.11).

Deux mouvements, et il ne faut jamais séparer le second du premier. L'aigle inquiète le nid : il l'agite, il le rend inconfortable, il oblige des oiseaux qui étaient très bien installés à découvrir le vide. C'est la partie que nous appelons épreuve, et nous la comprenons de travers presque toujours.

Puis vient l'autre moitié du verset. Il déploie ses ailes, il les prend, il les porte. Aucun aiglon ne s'écrase.

Le nid est remué par Celui qui a prévu de porter.

Notons au passage que ce verset se trouve à deux lignes de celui qui parle du miel du rocher, dans le même cantique. Le Dieu qui remue le nid est le Dieu qui donne le miel. Ce n'est pas une alternance d'humeurs, c'est une seule pédagogie.

Il y a, dans le second livre des Rois, un récit qui pousse cette vérité jusqu'à son point extrême. Élisée était mort et enseveli depuis un certain temps. Des hommes, surpris par une bande de pillards pendant qu'ils enterraient l'un des leurs, jetèrent le corps dans le sépulcre du prophète. Et le texte poursuit : « *comme on y déposait l'homme, il toucha les os d'Élisée, et reprit vie et se leva sur ses pieds* » (2 Rois 13.21).

Ce mort n'avait ni foi, ni intention, ni conscience. Il fut jeté là par accident, dans la panique. Et pourtant la vie a jailli au simple contact de ce qui restait d'un homme qui avait longtemps marché avec Dieu.

Voilà ce à quoi nous sommes conduits, et c'est bien au-delà de notre confort personnel. Après des années de communion vécue, ce n'est plus seulement nous qui touchons le Rocher pour recevoir : c'est ce que le Rocher a déposé en nous qui devient un point de contact pour d'autres. Souvent sans que nous le sachions, souvent par des gens qui ne cherchaient rien.

Le fleuve ne s'arrête pas en nous. Il continue : « *Dieu peut vous combler de toutes sortes de grâces, afin que, possédant toujours en toutes choses de quoi satisfaire à tous vos besoins, vous ayez encore en abondance pour toute bonne œuvre* » (2 Corinthiens 9.8).

Et là où cette vie passe, quelque chose finit toujours par s'entendre. Le jour où l'on voulut faire taire la foule qui l'acclamait, le Seigneur répondit : « *Je vous le dis, s'ils se taisent, les pierres crieront !* » (Luc 19.40). Une vie qui coule ne reste pas discrète très longtemps. Si les hommes se taisent, la création se chargera de le dire.

Nous pouvons maintenant énoncer simplement ce qui distingue un homme spirituel, et ce n'est pas ce que l'on croit.

Ce n'est ni l'étendue de sa doctrine, ni le nombre de ses dons, ni l'intensité de ses expériences. C'est qu'il demeure dans le courant de la vie. C'est qu'il soit dirigé, nourri et vivifié par une vie qui n'est pas la sienne, et cela un jour ordinaire, à une heure ordinaire.

Être chrétien est simple, non parce que la vie spirituelle serait superficielle, mais parce que tout revient à une seule question : le courant passe-t-il ? Quand il passe, nous avons la communion, la lumière, la paix, et nous savons d'instinct ce qu'il faut faire. Quand il s'arrête, rien ne le remplace, ni les méthodes, ni les programmes, ni la meilleure organisation du monde.

Ce que nous anticipons aujourd'hui dans la prière, toucher le Christ vivant, boire à la source, chercher sa face, le fleuve du trône l'accomplira pleinement, face à face, pour l'éternité.

D'ici là, une seule chose est demandée, et vous en êtes capable, parce que c'est lui qui la produira en vous.

Touchez le Rocher. Parlez-lui. Recevez de lui les eaux de la vie : Maintenant !

Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde ! Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce ! Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix !

Nombres 6.24-26

LE MOT DE L'AUTEUR

Je n'ai rien écrit ici que je possède complètement. Je vous ai parlé de ma soif personnelle, et il m'arrive encore de passer des heures entières à côté de la source sans y descendre. Si ces pages vous ont paru exigeantes, sachez qu'elles le sont d'abord pour celui qui les a rédigées.

Mais je voudrais que vous refermiez ce livre avec cette seule idée : rien de ce qui y est décrit n'est à produire par vous. Ce que Dieu commande, il l'accomplit lui-même dans ceux qui le cherchent d'un cœur entier, et il produit en nous jusqu'au désir de le chercher.

Permettez-moi alors une dernière insistance, car elle va contre nos réflexes. Nous voudrions tout de suite servir, tout de suite être utiles, tout de suite courir le monde. Et il le faudra bien un jour. Mais on ne donne pas ce qu'on n'a pas reçu, et beaucoup d'entre nous s'épuisent à distribuer un héritage dans lequel ils ne sont jamais entrés eux-mêmes.

Combien de chers frères apportent aux autres ce qu'ils n'ont pas encore reçu eux-mêmes ! C'est tragique. L'apôtre Paul posait déjà la question dérangeante : « *Toi donc, qui enseignes les autres, tu ne t'enseignes pas toi-même ?* » (*Romains 2.21*). Sinon, tes paroles seront lettre morte pour tes auditeurs. Elles pourront être exactes doctrinalement, mais elles ne porteront aucune vie. Car on ne transmet que ce qu'on a reçu.

Prenez le temps de chercher comment Dieu manifeste sa présence dans votre propre vie. Ce n'est pas du temps volé aux autres : c'est la seule manière de n'avoir pas les mains vides quand on ira vers eux. Entrez d'abord dans tout ce qui vous appartient en Christ. Le reste suivra, et il suivra mieux

Ne cherchez donc pas à faire durer la grâce d'hier. Il ne s'agit pas de conserver, mais de revenir à la fraîcheur. Ce qui fut donné hier a nourri hier ; demandez celle d'aujourd'hui, ce matin, avec vos mots à vous. C'est ainsi qu'on avance, non par un grand élan qui tiendrait dix ans, mais par un vase que l'on replace chaque jour sous la source.

CEUX QUI NOUS ONT PRÉCÉDÉS

Ce livre s'est nourri des écrits d'hommes qui ont vécu ces réalités avant nous, et qui en ont parlé mieux que nous ne saurions le faire. Leurs ouvrages ne remplaceront jamais la Bible, mais leur lumineuse expérience personnelle de Christ nous dévoile les « anciens sentiers » d'une vie victorieuse, et la bonne voie pour le repos de nos âmes. Cette vie-là n'a jamais été centrée sur l'homme, sur ses efforts ni sur ses réussites : elle est tout entière centrée sur Christ, sa personne, son œuvre et sa seigneurie. Ils avaient tous fait leur cette parole du Seigneur : « *je ne puis rien faire de moi-même* » (Jean 5.30).

Voici donc trois courtes méditations tirées de leurs écrits, pour prolonger ce que nous venons de découvrir ensemble. Vous trouverez d'autres ressources de ce type sur bible-foi.com.

LE TOUCHER QUI PURIFIE

*Charles Haddon Spurgeon (1834-1892), Morning and Evening,
méditation du matin du 4 septembre, sur Marc 1.41.*

« *Jésus, ému de compassion, étendit la main, le toucha, et lui dit : Je le veux, sois pur* » (Marc 1.41).

Les ténèbres primitives entendirent le décret tout-puissant : que la lumière soit ; et aussitôt la lumière fut. La parole du Seigneur Jésus est d'une majesté égale à cette antique parole de puissance. La rédemption, comme la création, a sa parole de force. Jésus parle, et cela est fait.

La lèpre ne cédait à aucun remède humain, mais elle s'enfuit à l'instant devant le « Je le veux » du Seigneur. La maladie ne montrait aucun signe encourageant, aucun indice de guérison ; la nature n'apportait rien à sa propre restauration ; et pourtant la seule parole, sans aucune aide, accomplit l'œuvre entière sur-le-champ et pour toujours.

Le pécheur se trouve dans un état plus misérable encore que le lépreux. Qu'il imite son exemple et aille à Jésus, le suppliant et se jetant à genoux devant lui. Qu'il exerce le peu de foi qu'il possède, même si elle ne va pas plus loin que ces mots : « *Seigneur, si tu le veux, tu peux me rendre pur !* » Et il n'y a pas lieu de douter du résultat de sa démarche. Jésus guérit tous ceux qui viennent à lui, et n'en rejette aucun.

En relisant le récit d'où notre texte est tiré, il convient de remarquer avec une attention pieuse que Jésus toucha le lépreux. Cet homme impur avait transgressé les règles de la loi cérémonielle en se pressant dans la maison ; mais Jésus, loin de le réprimander, transgressa lui-même la loi pour aller à sa rencontre.

Il fit un échange avec le lépreux : car en le purifiant, il contracta par ce contact une souillure lévitique. C'est ainsi que Jésus-Christ a été fait péché pour nous, lui qui n'a point connu le péché, afin que nous devenions en lui justice de Dieu.

Ah, que les pauvres pécheurs aillent à Jésus, croyant en la puissance de son œuvre bénie de substitution, et **ils apprendront bientôt la puissance de son toucher de grâce**. Cette main qui multiplia les pains, qui sauva Pierre enfonçant dans les flots, qui soutient les saints affligés, qui couronne les croyants, cette même main touchera tout pécheur qui cherche, et en un instant le rendra pur.

L'amour de Jésus est la source du salut. Il aime, il regarde, il nous touche, nous vivons.

CHRIST, NOTRE VIE QUI PRIE EN NOUS

*Andrew Murray (1828-1917), With Christ in the School of Prayer,
trente et unième et dernière leçon : « Priez sans cesse ».*

« Réjouissez-vous toujours. Priez sans cesse. Rendez grâces en toutes choses » (1 Thessaloniens 5.16-18). Notre Seigneur prononça la parabole de la veuve et du juge inique pour nous enseigner qu'il faut toujours prier, et ne point se relâcher. Comme la veuve perséverait à réclamer une chose précise, cette parabole semble se rapporter à la prière persévérante pour une bénédiction déterminée, lorsque Dieu tarde ou paraît refuser. Mais les paroles des Épîtres, qui parlent de persévérer dans la prière, d'y veiller, de prier en tout temps par l'Esprit, semblent désigner davantage une vie entière qui devient prière. À mesure que l'âme se remplit du désir de voir la gloire de Dieu manifestée pour nous et en nous, par nous et autour de nous, et de la confiance qu'il entend les prières de ses enfants ; la vie la plus intime de l'âme s'élève continuellement dans la dépendance et la foi, dans un désir ardent et une attente confiante.

La première chose est sans aucun doute le sacrifice entier de la vie au royaume et à la gloire de Dieu. Celui qui cherche à prier sans cesse parce qu'il veut être très pieux et très bon n'y parviendra jamais. C'est l'oubli de soi, c'est le don de nous-mêmes pour vivre pour Dieu et pour son honneur, qui élargit le cœur, qui nous apprend à considérer toute chose à la lumière de Dieu et de sa volonté ; et qui reconnaît d'instinct, dans tout ce qui nous entoure, le besoin de son secours et de sa bénédiction, l'occasion qu'il soit glorifié.

Parce que tout est pesé et éprouvé par cette seule chose qui remplit le cœur, la gloire de Dieu ; et parce que l'âme a appris que seul ce qui vient de Dieu peut réellement être pour lui et pour sa gloire. La vie tout entière devient un regard levé, un cri monté du fond du cœur, pour que Dieu montre sa puissance et son amour et manifeste ainsi sa gloire. Le croyant s'éveille alors à la conscience d'être

l'une des sentinelles sur les murailles de Sion, l'un de ceux qui rappellent au Seigneur ses promesses, et dont l'appel touche réellement le Roi dans le ciel et le porte à faire ce qui autrement ne serait pas fait. Il comprend combien l'exhortation de Paul était réelle : *« priez en tout temps par l'Esprit, par toutes sortes de prières et de supplications, pour tous les saints et pour moi »* (Éphésiens 6.18-19).

S'oublier soi-même, vivre pour Dieu et pour son règne parmi les hommes, voilà le chemin pour apprendre à prier sans cesse.

Cette vie consacrée à Dieu doit s'accompagner de la conviction profonde que notre prière est efficace. Nous avons vu que notre bienheureux Seigneur, dans ses leçons sur la prière, n'a insisté sur rien autant que sur la foi au Père comme à un Dieu qui fait très certainement ce que nous demandons. Demandez et vous recevrez, comptez avec assurance sur une réponse : c'est chez lui le commencement et la fin de son enseignement. À mesure que cette assurance nous gagne, et qu'il devient pour nous une chose établie que nos prières comptent, et que Dieu fait ce que nous demandons, nous n'osons plus négliger l'usage de cette puissance merveilleuse : l'âme se tourne tout entière vers Dieu, et notre vie devient prière.

Nous voyons bien que le Seigneur a besoin de temps et qu'il en prend, parce que nous et tout ce qui nous entoure sommes des créatures du temps, soumises à la loi de la croissance ; mais sachant que pas une seule prière de la foi ne peut se perdre, qu'il y a parfois une nécessité à ce que la prière s'accumule et se mette en réserve, et que la prière persévérante est irrésistible, la prière devient l'exercice paisible et constant de notre vie de désir et de foi devant notre Dieu. Ne laissons plus nos raisonnements limiter et affaiblir des promesses aussi libres et aussi sûres que celles du Dieu vivant, en les dépouillant de leur puissance et en nous privant nous-mêmes de la confiance admirable qu'elles sont destinées à inspirer.

L'obstacle n'est pas en Dieu, ni dans sa volonté secrète, ni dans les limites de ses promesses : il est en nous, en nous-mêmes ; nous ne sommes pas ce que nous devrions être pour obtenir la promesse. Ouvrons notre cœur tout entier aux paroles de promesse de Dieu, dans toute leur simplicité et leur vérité : elles nous sonderont et nous humilieront ; elles nous relèveront et nous rendront joyeux et forts. Et pour la foi qui sait qu'elle reçoit ce qu'elle demande, la prière n'est plus un travail ni un fardeau, mais une joie et un triomphe ; elle devient une nécessité et une seconde nature.

Cette union d'un désir intense et d'une ferme confiance n'est rien d'autre, à son tour, que la vie du Saint-Esprit au-dedans de nous. Le Saint-Esprit habite en nous, se cache dans les profondeurs de notre être, et y éveille le désir de l'Invisible et du Divin, le désir de Dieu lui-même. Tantôt par des soupirs inexprimables, tantôt dans une assurance claire et consciente ; tantôt par des requêtes précises pour une révélation plus profonde de Christ à nous-mêmes, tantôt par des supplications pour une âme, pour une œuvre, pour l'Église ou pour le monde : **c'est toujours et uniquement le Saint-Esprit qui attire le cœur à avoir soif de Dieu, à désirer qu'il soit connu et glorifié.**

Là où l'enfant de Dieu vit et marche réellement par l'Esprit, là où il ne se contente pas de demeurer charnel mais cherche à être spirituel, à devenir en toutes choses un organe approprié pour que l'Esprit divin révèle la vie de Christ et Christ lui-même, là ne peut manquer de se révéler et de se répéter, dans notre expérience, la vie d'intercession jamais interrompue du Fils bien-aimé. Parce que c'est l'Esprit

de Christ qui prie en nous, notre prière doit être exaucée ; parce que c'est nous qui prions dans l'Esprit, il faut du temps, de la patience, et le renouvellement continu de la prière, jusqu'à ce que tout obstacle soit vaincu et que l'harmonie entre l'Esprit de Dieu et le nôtre soit parfaite.

Mais ce dont nous avons surtout besoin pour une telle vie de prière incessante, c'est de savoir que Jésus nous enseigne à prier. Nous avons commencé à comprendre un peu ce qu'est son enseignement. Ce n'est pas la communication de pensées ou de vues nouvelles, ce n'est pas la découverte d'une faute ou d'une erreur, ce n'est pas même l'éveil du désir et de la foi, si importantes que soient toutes ces choses : c'est le fait de nous prendre avec lui dans la communion de sa propre vie de prière devant le Père. Voilà par quoi Jésus enseigne réellement. C'est la vue de Jésus en prière qui donna aux disciples le désir de demander qu'on leur apprît à prier. C'est la foi au Jésus toujours priant, à qui seul appartient la puissance de prier, qui nous enseigne véritablement à prier. Et nous savons pourquoi : celui qui prie est notre Tête et notre Vie. Tout ce qu'il a est à nous, et nous est donné lorsque nous nous donnons tout entiers à lui.

Par son sang, il nous conduit dans la présence immédiate de Dieu. Le sanctuaire intérieur est notre demeure ; nous y habitons. Et celui qui vit ainsi tout près de Dieu, sachant qu'il a été approché pour bénir ceux qui sont loin, ne peut pas ne pas prier. Christ nous rend participants avec lui de sa puissance de prière et de sa vie de prière. Nous comprenons alors que notre vrai but ne doit pas être de beaucoup travailler en ayant juste assez de prière pour que le travail reste bon, mais de beaucoup prier, puis de travailler assez pour que la puissance obtenue dans la prière trouve, à travers nous, son chemin jusqu'aux hommes. C'est Christ qui vit éternellement pour prier, qui sauve et qui règne. Il nous communique sa vie de prière ; il la maintient en nous si nous nous confions en lui. Il est garant de notre prière sans cesse. Oui, Christ nous enseigne à prier en nous montrant comment il le fait, en le faisant en nous, en nous conduisant à le faire en lui et comme lui. Christ est tout, la vie et la force aussi, pour une vie de prière qui ne cesse jamais.

C'est la vue de cela, la vue du Christ toujours priant comme notre vie, qui nous rend capables de prier sans cesse. Parce que son sacerdoce est la puissance d'une vie impérissable, cette vie de résurrection qui ne se flétrit ni ne défaille jamais, et parce que sa vie est notre vie, prier sans cesse peut devenir pour nous rien de moins que la joie même du ciel. Aussi l'apôtre dit-il : réjouissez-vous toujours ; priez sans cesse ; rendez grâces en toutes choses. Portée entre la joie qui ne cesse jamais et la louange qui ne cesse jamais, la prière qui ne cesse jamais est la manifestation de la puissance de la vie éternelle, là où Jésus prie toujours.

L'union entre le Cep et le sarment est, en toute vérité, une union de prière. La plus haute conformité à Christ, la participation la plus bénie à la gloire de sa vie céleste, c'est de prendre part à son œuvre d'intercession : lui et nous vivons pour prier sans cesse. Dans l'expérience de notre union avec lui, prier sans cesse devient une possibilité, une réalité, la part la plus sainte et la plus bénie de notre sainte et bienheureuse communion avec Dieu. Nous avons notre demeure au-dedans du voile, dans la présence du Père. Ce que le Père dit, nous le faisons ; ce que le Fils dit, le Père le fait. Prier sans cesse, c'est la manifestation terrestre du ciel descendu jusqu'à nous, l'avant-goût de la vie où l'on ne se repose ni jour ni nuit dans le chant de l'adoration.

LA TENTE PLANTÉE PRÈS DE BÉTHEL

Oswald Chambers (1874-1917), My Utmost for His Highest, méditation du 6 janvier, « L'adoration », sur Genèse 12.8.

« Il se transporta de là vers la montagne, à l'orient de Béthel, et il dressa ses tentes, ayant Béthel à l'occident et Ai à l'orient. Il bâtit là un autel à l'Éternel, et il invoqua le nom de l'Éternel » (Genèse 12.8).

L'adoration, c'est donner à Dieu le meilleur de ce qu'il t'a donné. Prends garde à ce que tu fais du meilleur que tu possèdes. Chaque fois que tu reçois une bénédiction de Dieu, rends-la-lui comme un cadeau d'amour. Prends le temps de méditer devant Dieu et de lui offrir cette bénédiction en retour, dans un acte délibéré d'adoration.

Si tu gardes une chose pour toi seul, elle se transformera en pourriture spirituelle, comme la manne lorsqu'on la thésaurisait. Dieu ne te laissera jamais garder une chose spirituelle pour toi seul : elle doit lui être rendue, afin qu'il puisse en faire une bénédiction pour d'autres.

Béthel est le symbole de la communion avec Dieu ; Ai est le symbole du monde. Abraham dressa sa tente entre les deux.

La valeur de notre activité publique pour Dieu se mesure à la communion profonde et secrète que nous avons avec lui. La précipitation est toujours une erreur : il y a toujours assez de temps pour adorer Dieu. Les jours calmes avec Dieu peuvent devenir un piège. Nous devons planter notre tente là où nous aurons toujours des temps tranquilles avec Dieu, aussi bruyant que soit notre temps avec le monde.

Il n'y a pas trois étapes dans la vie spirituelle, l'adoration, l'attente, puis le travail. Certains d'entre nous avancent par bonds, comme des grenouilles spirituelles : nous sautons de l'adoration à l'attente, et de l'attente au travail. L'idée de Dieu est que les trois aillent ensemble. Elles allaient toujours ensemble dans la vie de notre Seigneur. Il était sans hâte et sans repos. C'est une discipline, et nous n'y entrons pas d'un seul coup.

COLLECTION LES « ANCIENS SENTIERS »

Ces brochures ne prétendent offrir ni nouveautés ni révélations inédites. Elles ramènent simplement aux fondements : ceux que le temps, l'habitude et les systèmes religieux ont peu à peu laissés s'attédir.

- | | | |
|-----------------------------|---------------------------|-------------------------------|
| - Une relation vivante | - Un dieu étranger | - Vaincre la colère |
| - Christ, le seul Fondement | - Le chemin de la croix | - La volonté de Dieu |
| - La Providence de Dieu | - La vie nouvelle | - Le pouvoir du sang de Jésus |
| - Les deux alliances | - Le terreau de la Gloire | |
| - Fiancé à Christ | - Dieu nous visite | |

Ces pages vous sont offertes librement. Sentez-vous libre de les imprimer, de les photocopier pour les donner de main en main, et de partager le lien bible-foi.com avec ceux de votre entourage qui cherchent à affermir leurs fondements. Nous vous demandons simplement de ne pas modifier le texte, de le diffuser gratuitement, et de mentionner la source : bible-foi.com.

Merci.

© Frédéric Gabelle – Association Bible et Foi

Diffusé sous licence Creative Commons BY-NC-ND 4.0